L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

68e ANNEE - (7e série)
No 18 — 1er MAI 1958

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Le Signe de Lourdes. — II. Lourdes dans l'Histoire. — III. Vivons-nous mieux qu'au XIXe siècle ? — IV. La noblesse d'Empire. — V. Isotopes en biologie et médecine. — VI. La journée continue. — VII. Les manuscrits de Khénoboskion. — VIII. Jéricho, la plus ancienne ville du monde. — IX. Bimillénaire d'Ovide. — X. Saint Basile-le-Grand. — XI. L'Antarctique.

I

Le Signe de Lourdes

L'année 1958 restera l'année du Centenaire de Lourdes. Elle a commencé avec éclat, le 11 février dernier et durera jusqu'au 11 février 1959. Il appartenait à l'évêque de Tarbes et de Lourdes, Mgr Théas de préciser le sens des cérémonies qui vont marquer et qui marquent déjà ce centième anniversaire des Apparitions. Il l'a fait dans un article vigoureux de *La Revue des deux-mondes*, en date du 15 février 1958, sous le titre : « *Le Signe de Lourdes* ».

« Que sera, écrit-il, le centenaire des apparitions ? Une Pentecôte mariale. Une surabondante effusion de l'Esprit-Saint. Tous les hommes, quelles que soient leur couleur, leur race et leur langue, comprennent le simple et profond message qui a été confié à Bernadette Soubirous, au cours des dix-huit apparitions qui s'échelonnent du 11 février au 16 juillet 1858. »

Mais quel est donc ce message ? Il est *simple* parce qu'il n'apporte rien de nouveau. Il est *profond* parce qu'il rappelle tout l'Evangile. Il enseigne ces deux choses, dont notre temps a un si pressant besoin : la prière et la pénitence. Il ne s'agit pas ici de grandes révélations théologiques. La révélation est close depuis saint Jean. Lourdes n'y ajoute rien. Et Lourdes même ne saurait être un *article de foi.*

— « Quelques-uns diront : « Si ce n'est point là un article de foi, je suis libre d'accorder ou de refuser mon assentiment... C'est tout ou ce n'est rien. » Mais la vie ne s'exprime pas en formules de dilemme ou d'alternative.

Nous avons trop intellectualisé la révélation. »

Laissons les philosophes se complaire en des abstractions. Si Lourdes n'est pas un dogme, il peut être et il est un « signe ». Il nous suffit qu'il soit un *fait* et un fait *incontestable,* tel qu'il a été établi, après une longue et rigoureuse enquête, qui dura quatre ans, par Mgr Laurence, évêque de Tarbes. Il déclarait, en effet, le 18 janvier 1862 : « L'apparition revêt tous les caractères de la vérité et... les fidèles sont fondés à la croire certaine. »

Le « signe de Lourdes » avait-il une véritable importance, au temps où il se produisit ? C'est ce que nul ne peut nier. Qu'on se rappelle l'ivresse qui s'emparait de l'humanité en raison des découvertes de la science ! Qu'on se souvienne des déclarations retentissantes d'un Jouffroy (*Comment les dogmes finissent,* 1825), d'un Dubois, inspecteur général de l'Université (« *Nous assistons aux funérailles d'un grand culte* », 1831), d'un Renan (*L'Avenir de la Science,* rédigé en 1848, publié en 1891). La science était en voie de détrôner la religion, de la remplacer, de prendre en mains, selon le mot de Renan, « les destinées de l'humanité ». Assurément, nous avons bien déchanté depuis. Nous savons mieux, en 1958, ce que sont les limites de la science et de la technique, par rapport au bonheur de l'humanité. Mais il y avait alors un grave péril. Ce fut Marie, en apparaissant à Lourdes, dix-huit fois de suite, à une petite fille ignorante mais droite et pure, qui écarta ce péril. « Une irruption du ciel est toujours un défi à la terre. »

La grandeur du *fait* de Lourdes est en cela :

« A Lourdes, par les apparitions dont seule Bernadette peut témoigner et par les miracles que beaucoup peuvent constater, s'affirme la réalité du monde surnaturel. Ou plutôt est rendu comme tangible pour les hommes de notre génération ce qu'est l'intrusion de Dieu, l'intervention de Dieu dans l'Histoire. »

Les miracles de Lourdes, contrôlés scientifiquement, « rendent témoignage en notre temps des miracles de l'Evangile ».

Qui ne connaît les ingénieuses constructions de l'exégèse rationaliste, éliminant les miracles du Christ, les réduisant à des légendes, à des mythes inconsistants ? Un miracle de Lourdes, un seul, renverse toutes ces constructions. Lourdes est comme un relais de l'Evangile et de la prédication du Christ.

« Dieu qui, par Marie, a parlé à Lourdes, a voulu montrer à notre siècle qu'il existe, qu'il parle et agit, qu'il est le Dieu non pas des philosopes, mais d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Non pas le Dieu idée, mais le Dieu amour. Celui qui a au cœur, pour tous les siècles, cette parole : « J'ai pitié de cette foule »

Que Lourdes ait été, pour des millions d'êtres humains, un appel à la foi, un retour à la foi, sans que, pour cela, Lourdes soit un article de foi, c'est ce qui est évident.

Lourdes est une réponse au matérialisme contemporain. Cela, le pape l'a dit avec force, dans l'Encyclique *Le Pèlerinage de Lourdes,* en précisant ce qu'il entendait par là :

« Ce matérialisme, il n'est pas seulement dans la philosophie condamnée qui préside à la politique et à

l'économie d'une portion de l'humanité, il sévit aussi dans l'amour de l'argent, dont les ravages s'amplifient à la mesure des entreprises modernes, et qui commandent, hélas ! tant de déterminations pesant sur la vie des peuples ; il se traduit par le culte du corps, la richesse excessive du confort et la fuite de toute austérité de vie ; il pousse au mépris de la vie humaine, de celle même qu'on détruit avant qu'elle ait vu le jour ; il est dans la poursuite effrénée du plaisir qui s'étale sans pudeur et tente même de séduire, par des lectures et des spectacles, des âmes encore pures ; il est dans l'insouciance de son frère, dans l'égoïsme qui l'écrase, dans l'injustice qui le prive de ses droits, en un mot : dans cette conception de la vie qui règle tout en vue de la seule prospérité matérielle et des satisfactions terrestres. »

C'est à cette conception de la vie et du monde que s'oppose le grand élan des âmes à Lourdes, vers Dieu, vers Marie, vers le surnaturel, par la prière et par la pénitence.

Il ne faut pas voir à Lourdes seulement l'extérieur, les processions, les acclamations, les foules. Il ne faut pas voir seulement les guérisons corporelles, les miracles en quelque sorte visibles. Tout cela n'est que le dehors, l'apparence, le coup de clairon. Ce qui importe infiniment davantage à Lourdes — en liaison étroite avec l'extérieur, — c'est l'intériorité, ce sont les silences, les arrêts, les prières secrètes et muettes. Quiconque, à Lourdes, a contemplé les foules en prière, en dehors des moments où se déroulent les cérémonies collectives et publiques, comprend ce que nous voulons dire. Il se fait, à Lourdes, plus de travail et peut-être plus de miracles, dans le mystère des âmes, que dans les manifestations extérieures.

« En un siècle où tous les pays rivalisent d'ingéniosité et de milliards, pour s'élancer vers les espaces intersidéraux, pour y découvrir les secrets ou y trouver un nouveau prestige, des hommes pensent que la chose valant la peine d'être inlassablement poursuivie est de trouver Dieu au plus intime du cœur. Et chaque pèlerin à Lourdes, à sa manière et selon sa grâce, connaît un instant d'intériorité où il se retrouve lui-même parce qu'il n'aura cherché que Dieu. »

C'est tout le contraire de « l'aliénation » marxiste. C'est en se *perdant* qu'on se *gagne*, en s'oubliant qu'on se retrouve, en cherchant Dieu seul qu'on redevient pleinement homme !

Comme le dit si bien Mgr Théas :

« Lourdes n'apporterait-il que cela à notre monde, il serait encore un haut lieu où les valeurs de l'esprit, de la civilisation sont sauvées malgré le tourbillon et la frénésie qui l'emportent. »

Si nous avons bien compris, cela, nous aurons pour Lourdes une reconnaissance profonde, nous dirons merci à la Vierge qui y vint pour nous et pour tous. Nous nous écrierons : « Mon Dieu, que vous êtes bon ! Mon Dieu, soyez loué et béni ! Mon Dieu, merci ! »

Si Lourdes n'est pas un dogme et ne saurait le devenir, ce n'en est pas moins *une grâce insigne* accordée au monde. Nous disons bien : au monde, et non pas à Bernadette seule. Ce n'est pas pour elle que la Vierge est venue. C'est pour nous tous. Concluons avec Mgr Théas :

« L'essentiel de Lourdes, ce n'est pas le site, ni le rocher, ni le Gave, ni les basiliques, ni les travaux du Centenaire, ni l'église souterraine ; l'essentiel, c'est cette réalité invisible et souveraine qui s'appelle la grâce sanctifiante, la présence de la Sainte Trinité dans les âmes et la vie de Dieu en nous. »

Dieu a choisi Lourdes, comme il avait jadis choisi Nazareth, Bethléem, la Judée, Jérusalem et son Golgotha, pour y accomplir les merveilles de son amour.

« Adorons la conduite de la Providence dans ses choix. Elle choisit des hommes, elle choisit des peuples, elle choisit des cités, elle choisit qui elle veut. Elle choisit Marie pour donner le Christ au monde, elle choisit Lourdes pour que Lourdes, à la face de la chrétienté, soit l'ostensoir de Celle qui a dit à Bernadette : « Je suis l'Immaculée-Conception. »

« Dieu est admirable dans ses élections et ses prédilections. »

II

Lourdes dans l'Histoire

Nous ne quittons pas Lourdes, en prenant le numéro spécial de *Nouvelles de Chrétienté*, en date du 13 mars 1958. Tout ce numéro porte comme titre : « *Lourdes dans l'Histoire et dans la Liturgie*.»

Nous nous attacherons ici principalement à la première de ces deux séries de considérations. Et même, pour cette série, nous serons forcément court et incomplet.

La revue que nous citons a eu l'excellente pensée de réunir tout ce que nos évêques ont dit, en leurs lettres pastorales pour le Carême de 1958, sur Lourdes.

Pour l'évêque de Nîmes, Lourdes, après Rome et Jérusalem, est « la troisième ville sainte de la chrétienté ». — Mgr de Nevers désire que l'on n'oublie pas que c'est Nevers qui conserve « la châsse précieuse » où repose la dépouille mortelle de sainte Bernadette. — Mgr Llosa, évêque d'Ajaccio, a voulu mesurer « la place immense qu'occupe Marie dans notre histoire nationale ». Il rapproche le fait de Lourdes, au XIXe siècle, du fait de Paray-le-Monial, au XVIIe. Dans les deux cas, il s'agit bien d'un rappel de la grandeur chrétienne. « En un temps où la grâce sanctifiante compte si peu dans ce qu'il est convenu d'appeler la valeur de la personne humaine, Marie est venue à Lourdes donner au monde une leçon fondamentale. »

Mgr Urtasun, archevêque d'Avignon, met en évidence le fait que le XIXe siècle « a été un grand siècle marial ». Il suffit pour le démontrer de citer à la file ce qui s'est passé à Notre-Dame des Victoires, à la rue du Bac, à la Salette, à Pontmain, et surtout à Lourdes, qui dépasse « toutefois par son ampleur et son influence toutes les autres « Epiphanies ». — Mgr Marquès, archevêque d'Albi, insiste sur le titre de « Reine de France » que décernent à Marie « à l'envi la littérature, l'art et la liturgie catholiques ». — C'est un mot de paysan auvergnat que cite Mgr de la Chanonie, évêque de Clermont, dans les lignes suivantes :

« J'aime à rappeler la parole de ce vieux paysan auvergnat des environs de Vassivière, disant à son curé : « *La Sainte Vierge, chez nous, c'est quelqu'un !* »

Que chacun se demande donc si, pour lui, la Vierge est vraiment « quelqu'un ! »

Le cardinal Liénart, évêque de Lille a voulu résumer vigoureusement les preuves de « l'historicité du fait de Lourdes ». Nul doute que ces

preuves soient désormais hors d'atteinte et de contestation. — Pour Mgr Bernard, évêque de Perpignan, le miracle devient chose simple, si l'on se rappelle ce mot du philosophe J. Malègue, dans son livre : *Le Maître est là*, en conclusion d'une discussion sur le miracle :

« Messieurs, comme tout s'éclaire si nous admettons ce fait à la fois simple et merveilleux ; Dieu nous aime ! »

C'est de l'amour de Dieu que Lourdes nous parle, comme jadis le Christ dans son Evangile ! L'une des lettres pastorales les plus concluantes est celle de Mgr Mathieu, évêque d'Aire et de Dax. C'est pourquoi il convient d'en citer ici les passages les plus forts :

« ... Il y a une certitude qui s'impose à tout esprit qui n'est pas dominé par un préjugé antiscientifique : c'est qu'à Lourdes les forces qui agissent ne s'exercent pas comme des causes naturelles. Dans l'ordre naturel, les mêmes causes produisent les mêmes effets. C'est pourquoi, le malade qui veut soigner son foie fait une saison à Vichy et non à Dax, où les boues guérissent les rhumatismes, ni à Royat, où le traitement allège la tension artérielle. Chaque centre sanitaire possède une spécialité, en dehors de laquelle la cure cesse d'être efficace. Rien de tel à Lourdes : la même cause produit les effets les plus différents. La même plongée dans la piscine guérit les maladies les plus diverses : la cécité, la claudication, le cancer et la tuberculose.

De quel pouvoir magique n'aurait-il pas fallu que cette nouvelle eau de Jouvence fût douée, puisqu'au contraire des eaux thermales qui se spécialisent, elle enlevait indifféremment toutes les infirmités... C'eût été la panacée terrestre ; l'unité de remède appliquée à la diversité des maux.

De plus, les mêmes effets relèvent de causes différentes : un rhumatisme est indifféremment guéri par l'eau, ou par le passage de l'ostensoir, ou par la prière à la Grotte. »

Sans doute, on peut faire appel à ce qu'il y a de commun entre les diverses causes agissant à Lourdes, à savoir la puissance de la foi, l'intensité de la confiance et de la conviction, ou si l'on veut, l'action mystérieuse de ce qu'on a appelé « l'autosuggestion ». Or, cette explication soi-disant scientifique est contraire aux faits. Il y a des guérisons d'enfants ou de malades tombés dans l'inconscience, ou d'infirmes n'ayant que peu ou point de foi, et, en sens inverse, des personnes soulevées par une foi intense et même persuadées qu'il leur appartient par un grand élan d'auto-suggestion de guérir, ne sont pas même effleurées par le miracle ! L'observation la plus superficielle des faits de Lourdes donne la preuve de ce que nous disons ici. Et Mgr Mathieu le souligne, en écrivant :

« Enfin, une foi intense n'obtient pas la guérison, tandis que tel malade d'une foi débile ou nullement croyant est radicalement guéri. »

Donc, à Lourdes, pas de déterminisme, pas de règle fixe pour obtenir la guérison. La Vierge choisit les miraculés, comme elle a choisi jadis Bernadette, parmi les autres fillettes de son âge.

Le cardinal Roques, archevêque de Rennes, s'attache, lui, à la vie de Bernadette, après Lourdes. Il rapporte le mot de l'aumônier du couvent de Nevers.

Cet aumônier « qui pénétra si profondément l'âme de Bernadette, ne s'y est pas trompé, et son neveu a pu déclarer sous serment au procès de béatification : « D'après l'idée très nette de mon oncle, sœur Marie-Bernard avait mission de vivre, à la Maison-Mère, les enseignements tombes à Lourdes des lèvres de Marie-Immaculée : prier, faire pénitence, se mortifier, souffrir pour les pécheurs. »

Mgr Rastouil, évêque de Limoges, a institué un parallèle savoureux entre Jeanne d'Arc et Bernadette. Avec la différence des temps et des âges, il trouve, chez les deux, les mêmes répliques de bon sens, la même simplicité, la même assurance.

Mgr Paul Chevrier, évêque de Cahors, tient à faire ressortir l'actualité permanente et même de plus en plus pressante du message de la Vierge, par Bernadette : Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! Et il fait appel aux jeunes filles qui entendront au fond de leurs cœurs la voix divine les conviant à la croisade pour l'Evangile, que ce soit en pays chrétien quelque peu assoupi, ou en pays païen et encore infidèle. C'est à chacune d'elles que la Vierge redit : « Voulez-vous avoir la bonté de venir ! »

C'est aussi un espoir de vocations sacerdotales et religieuses que Mgr Louis, évêque de Périgueux, veut voir dans l'année mariale du Centenaire de Lourdes.

Et nous pourrions, avec *Nouvelles de Chrétienté*, poursuivre longtemps encore cette énumération des paroles de nos évêques, au sujet de Lourdes. Tous, cela se comprend, ont parlé du Centenaire et en ont souligné la grandeur, la signification, l'efficacité désirable. Avec Mgr Villepelet, évêque de Nantes, nous pouvons, pour conclure, résumer ce que la Vierge a voulu faire à Lourdes, et ce qu'elle y fait encore : *Raviver notre foi, — fortifier notre espérance, — dilater notre charité !*

« En somme, ajoute-t-il, on peut appliquer à Lourdes, cité de Marie, ce qu'un grand évêque du siècle dernier, le cardinal Pie, disait de la dévotion à la sainte Vierge en général : « Par Marie, on croit plus vivement, on espère plus fortement, on aime plus tendrement !

III

Vivons-nous mieux qu'au XIXe siècle ?

Dans l'article que nous allons résumer, nous n'avons pas besoin de dire que ces mots : « *Vivons-nous mieux qu'au XIXe siècle ?* » qui sont de M. A. Dumora, dans *Historia*, n° 136, ne parlent que de la manière matérielle de vivre.

Ce qui soulève un tel problème, c'est la différence prodigieuse des monnaies entre ce siècle et le nôtre. Autour de nous, tout est instable. La monnaie est constamment menacée d'effondrement. L'inflation se produit par petits sauts, mais de manière irrésistible. Où s'arrêtera-t-on ? Nul ne le sait. Et il est des catégories de personnes qui sont plus touchées que les autres : bourgeois, rentiers, vieillards, tous sont dans l'incertitude. Au contraire, durant tout le cours du XIXe siècle, ou pour préciser entre 1814 et 1914, la valeur de la monnaie était restée à peu près immuable. On savait sur quoi compter. Il y avait un bon nombre de gens qui pouvaient, selon la formule consacrée, « vivre de leurs rentes ». Il n'était même pas nécessaire d'être très riche pour cela. Donnons des chiffres : les études de la Statistique nationale nous appren-

nent qu'en 1873, la dépense annuelle du Parisien moyen s'élevait à 1.343 fr. 31, dont 589 fr. 10 pour la nourriture, et 754 fr. 20 pour tout le reste.

En dépit de la stabilité de la monnaie, les prix variaient selon la loi de l'offre et de la demande, c'est-à-dire de l'abondance ou de la pénurie. En gros, on peut dire que de 1851 à 1875, il y eut hausse des prix ; baisse de 1875 à 1896 ; hausse de nouveau de 1896 à 1914.

Nous avons parlé du chiffre des dépenses du « Parisien moyen » en 1873, mais ce chiffre était seulement de 876,42 en 1854, et de 563,36 en 1879. Il va sans dire que tous les produits ne montaient pas ou ne baissaient pas à la fois. Le pain avait ses variations et le vin en avait d'autres, fort différentes. La crise du vin fut liée surtout à l'apparition, dès 1855, du phylloxéra. Le vin monta jusqu'à 20 sous le litre. Mais dès 1873, grâce à l'invention du pharmacien Planchon, pour remédier au mal, au moyen du plan direct américain, il redescendait à 16 sous.

Au total, on peut affirmer qu'un revenu de 2.500 francs assurait, n'importe où en France, même en ville, une existence décente et aisée. A la campagne, il constituait une fortune.

Comment ce revenu était-il employé ?

En ce qui concerne le vêtement, c'était chez le tailleur, dans l'immense majorité des cas, que l'on s'habillait. Vers 1850, cependant, certains magasins se mettent à vendre du « tout-fait ». La *Belle Jardinière*, dont l'origine remonte à 1824, se lance à fond dans cette voie.

Le mode de vie des rentiers est calqué sur celui des bourgeois. On aime les voyages. On va en Italie ou en Suisse. On visite les musées, on cause beaucoup dans les salons, ou dans les cafés. On mange simplement, mais abondamment. Nos pères avaient en général un magnifique appétit. La bonne cuisine bourgeoise était réputée. On mangeait beaucoup de gibier : perdrix, cailles, grives, lapins, lièvres, chevreuils. Mais la chasse restait, en grande partie, une occupation de châtelains.

Passons aux ouvriers. Ici, le tableau change. Au début du XIX^{e} siècle, le prolétariat est encore à peu près inexistant. Les ouvriers sont constitués en une hiérarchie particulière, dont certains échelons peuvent rivaliser avec la bourgeoisie. Leur travail — travail d'artisan, souvent exécuté avec art — est suffisamment payé pour cela. D'autre part, un bon nombre de familles ouvrières ont acquis, soit par héritage, soit par la vertu de leur travail, des biens personnels qui en font des familles de petits capitalistes.

Mais à partir de la monarchie de juillet, un grand changement s'amorce. Il se produit un brusque démarrage de la grande industrie, qui fait appel à une main-d'œuvre toujours plus nombreuse. Cette main-d'œuvre vient naturellement de la campagne. La désertion des villages commence et ne s'arrêtera plus. Ceux qui ont quitté les champs pour l'usine sont habitués à un salaire très bas et à une longue journée de travail. Les embaucheurs qui les reçoivent dans les usines et manufactures ont beau jeu à leur imposer des conditions de travail qu'ils sont, pour la plupart, heureux d'accepter, sans en comprendre tout de suite les dangers et les misères. En peu d'années se forme donc, au sein de la nation, un « prolétariat » qui, en raison des principes individualistes et anti-corporatifs venus de la Révolution, se trouvera longtemps sans défense devant les exigences des patrons, uniquement attentifs, eux, à l'appât du gain.

Il faut noter cependant que le « *Sweating System* » tel qu'il est décrit dans les romans de Dickens, c'est-à-dire tel qu'il est pratiqué en Angleterre, n'a jamais eu, chez nous, un développement aussi énorme, ni des formes aussi inhumaines que chez nos voisins. D'autre part, le travail artisanal s'est maintenu beaucoup plus florissant en France qu'outre-Manche.

En 1848, par exemple, à Paris, on dénombrait 65.000 patrons pour 342.000 ouvriers, ce qui faisait une moyenne de 5 ouvriers par patron. Et vers 1840, l'ancienne habitude française des ouvriers et des employés ou « commis » prenant leur nourriture chez leur patron se maintient encore assez largement.

De bonne heure également, en France, surtout en Lorraine, les grands patrons d'usine ont eu l'idée d'organiser des *cantines* pour leurs ouvriers — usage très largement répandu aujourd'hui — et l'on y trouve des repas très convenables pour 25 à 30 sous.

Pourtant, la condition ouvrière demeure pitoyable. Voici un passage de l'ouvrage de Villermé, médecin (1782-1863), qui avait été chargé, en 1837, d'étudier la condition ouvrière, et qui publia en 1840 son livre *Condition physique et morale de la classe ouvrière* (ce qui amena une législation sur le travail des enfants) :

> « Il faut, disait-il, les voir arriver et partir chaque soir. Il y a parmi eux une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue et qui, faute de parapluies, portent renversé sur la tête, lorsqu'il pleut, leur tablier ou leur jupon de dessus pour se préserver la figure et le cou, et un nombre plus considérable de jeunes enfants, non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons tout gras de l'huile des métiers tombée sur eux...
>
> Ils n'ont même pas au bras, comme les femmes, un panier où sont les provisions de la journée, mais ils portent à la main ou cachent sous leur veste le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à l'heure de leur rentrée à la maison. »

A cette date, la journée de travail est encore de 11 à 12 heures ! La législation ouvrière est à peine ébauchée, puisque la loi sur le travail des enfants n'est que de 1841. On peut dire que les débuts de l'ère industrielle ont été marqués en France, comme ailleurs, par des abus lamentables.

Il est juste toutefois de rappeler que les « vieux métiers » — charpentiers, menuisiers, horlogers, etc. — se défendent beaucoup mieux. Mais là encore la journée de huit heures ne date que d'avril 1919.

Dans l'ensemble, la condition ouvrière n'a cessé de s'améliorer jusqu'à nos jours. Et cela aurait été bien plus sensible sans les continuelles dévaluations de notre monnaie. Ces dévaluations « mangent » d'avance toutes les augmentations de salaires. On a calculé qu'un menuisier parisien gagnait en 1905 2.300 francs par an, ce qui équivalait à 121 quintaux de blé. Le même menuisier en mars 1953 gagnait par an 460.000 francs, soit 127 quintaux de blé. Donc le progrès est minime en 50 ans !

Il est probable que la promotion paysanne a été plus réelle que la promotion ouvrière, en ce sens que le paysan se nourrit mieux, se loge moins mal et qu'il est plus sûr du lendemain que l'ouvrier [1].

Conclusion : le rentier a presque disparu. Le bourgeois devient une espèce rare. Mais la masse des Français vit mieux en 1958 qu'en 1880 et surtout qu'en 1830. Une évolution considérable s'est effectuée. La technique a fini par profiter au grand nombre. Les autos, les motos, les scooters, la bicyclette sont, plus ou moins, à la portée de toutes les bourses. On travaille moins dur. Il y a des vacances payées. Un certain bien-être généralisé s'est installé dans le pays. Il est donc vrai de dire que « nous vivons mieux qu'au XIX[e] siècle. »

IV

La noblesse d'Empire

C'est dans le même numéro 136 d'*Historia,* que Jules Bertaut nous parle, sous le titre : *Napoléon organise la noblesse d'Empire,* d'une institution qui date exactement de 150 ans. Ce fut le 1[er] mars 1808, que Napoléon créa cette noblesse nouvelle, appelée dans sa pensée à orner sa cour, mais aussi à se mêler à l'ancienne noblesse, à rivaliser avec elle, à attirer celle-ci autour de sa personne.

En fait, il y avait une Cour depuis la fondation de l'Empire en 1804. Dès cette époque un premier noyau de noblesse nouvelle, composée des membres de la famille impériale et des grands officiers d'Etat, était constitué. Mais ce ne fut que le 1[er] mars 1808 que fut établie, par la volonté de Napoléon, une hiérarchie complète, comprenant des princes, des ducs, des comtes et des barons, mais *pas de marquis.* Par le même acte du 1[er] mars 1808, l'empereur créait 31 ducs, 388 comtes, plus de 1000 barons. Et il avait l'art de distribuer des titres prestigieux, empruntés aux grandes victoires de nos armes : quelle résonance dans ces noms : Montebello, Auerstaedt, Elchingen, Wagram, Castiglione, sans oublier Valmy, attribué au vieux maréchal Kellermann ! De tous ces noms, ceux qu'on trouva les plus agréables à prononcer furent ceux d'Abrantès (Junot) et de Montebello (Lannes).

Napoléon n'avait eu garde d'oublier qu'un titre est peu de chose s'il n'y a des revenus pour le soutenir. Aussi les dotations étaient-elles magnifiques : 900.000 livres à Davout, 500.000 à Masséna, 100.000 à Fouché, etc.

Entrant dans tous les détails, Napoléon imposait aux élus de sa noblesse l'obligation d'avoir à Paris une résidence, et le décret précisait que sur la porte cochère, il se trouverait des inscriptions strictement réglementées, telles que : *Palais du prince de... Hôtel du comte de...,* etc.

Il aurait été bien extraordinaire que tous eussent été contents de ce qui leur était accordé. Le maréchal Jourdan ne décolérait pas d'être seulement *comte.* Le comte de Ségur était plein d'amertume de n'avoir pas été fait duc comme Maret et Fouché.

« A ses yeux, écrit Stendhal, c'était plus qu'un malheur, c'était une inconvenance. »

[1] Nous pensons qu'entre autres considérations, la désertion continue des campagnes amènerait à souhaiter des précisions et des nuances à cette affirmation d'ensemble.

La vieille noblesse ne se fit pas faute de railler les manières de la nouvelle. On citait des mots vulgaires, tels que celui du maréchal Augereau criant à sa femme, dans un bal : « Avance ici ! » lui jetant un châle sur les épaules, puis la poussant vers la porte en lui disant : « Allons, trime ! » C'étaient pourtant là des exceptions. Ce qui se note dans cette noblesse fraîchement éclose c'est une sorte de roideur, un manque d'aisance, une attitude compassée. Mais ce que Napoléon avait calculé se réalisa tout de même. Les anciens nobles se rallièrent à la Cour. Il put choisir ses chambellans et ses dames d'honneur parmi des Contades, Montalembert, Choiseul-Praslin, Nicolay, Turenne, Brancas, Narbonne, Mortemart et combien d'autres ! La gouvernante du roi de Rome sera M[me] de Montesquiou.

Ce qu'on ne peut nier c'est que la Cour de Napoléon se distingua par une fleur de beauté, de jeunesse, de fière allure. La maréchale Ney est une jolie brune, un peu maigre, mais avec de beaux yeux et une physionomie très douce. Elle est faite à souhait pour orner une Cour et elle a, par sa tante M[me] Campan, fille d'une femme de chambre de Marie-Antoinette, l'héritage de l'ancienne cour. Elle a pris des habitudes de très grand luxe. Son hôtel de la rue de Lille lui a coûté un million cent mille francs d'achat et d'ameublement. Quand elle va aux eaux, elle traîne avec elle une maison entière, ses meubles, son argenterie, son linge, une suite impressionnante. M[me] Lannes de Montebello ne va pas aussi loin, mais elle n'est pas moins ravissante. Nous connaissons les dessous de cette Cour par les *Mémoires* de M[me] de Rémusat, femme très cultivée, très observatrice et vraiment supérieure, qui ne nous cache rien de ce qu'elle a vu et entendu. Ces très grandes dames ne craignent pas de répondre parfois très vertement à l'empereur qui se tient sur ses gardes, comme par exemple en face de M[me] de La Rochefoucauld, dont Joséphine s'est vantée tout de suite d'être « la chère cousine ».

Citons un exemple de ces escarmouches. La duchesse de Chevreuse, née Luynes, avait été nommée d'autorité, *dame du Palais.* Il lui fallut s'incliner, mais elle fit comprendre que c'était contre son gré. Entre elle et Napoléon ce fut bientôt la guerre déclarée. Un soir de grand cercle, il s'arrêta devant elle. « Oh ! les belles pierres ! dit-il en contemplant les diamants de la jeune femme. Sont-elles toutes vraies ? » — « Je n'en suis pas sûre, sire, répliqua-t-elle, mais pour ici, c'est toujours assez bon. » — « Assez bon pour vous ! » lui lança-t-il furieux ! Cela finit du reste plutôt mal, car Napoléon l'ayant désignée pour le service d'honneur des souverains espagnols, réfugiés en France, elle refusa en disant : « C'est assez d'être esclave, je ne veux pas être geôlière ! » — « Je ne veux plus de cette impertinente chez moi », cria alors l'empereur et il l'exila à 40 lieues de Paris.

Cette Cour de Napoléon ne ressemble en rien, on le devine, à une Cour dévote et figée, mais tout s'y passe dans un grand luxe, avec des toilettes magnifiques, beaucoup de cancans, quoique peu de scandales. Et si la Cour est somptueuse, si la plupart des dames s'endettent à qui mieux mieux, elles sont cependant soumises à une étiquette sé-

vère. Napoléon a sur ce point des idées fort arrêtées. Il estime que la Révolution avait créé un genre débraillé, abolissant non seulement le cérémonial, mais la simple politesse. On ne savait plus se saluer en s'abordant, on ignorait la manière de se tenir dans un salon, de marcher, de s'asseoir, de se lever, de parler. L'éducation de tous était à refaire et Napoléon a assigné à sa Cour cette tâche non négligeable de rétablir aux yeux de l'Europe la *civilité française*. Il y attachait une telle importance qu'il voulut avoir un professeur de bon ton, pour instruire ses chambellans et leurs épouses. Ce fut Jean-Etienne Despréaux, ancien maître de ballet de Marie-Antoinette. Il fut chargé de régler les cortèges, de constituer les ensembles, d'avoir l'œil sur les révérences, sur les démarches, sur tout ce que l'étiquette exigeait de bonne tenue. Napoléon, si peu patient et si occupé, poussa la précaution jusqu'à faire une *répétition* de grande réception. Placé sur son trône, avec l'impératrice à sa gauche, les princesses sur des tabourets, les grands officiers debout des deux côtés, il fit défiler lentement les dames du palais, les femmes des maréchaux et des grands officiers, en habit de cour très pompeux, pour venir faire devant lui leur grande révérence. Ce fut très long, si long que l'empereur, d'abord charmé, en eut vite assez et bouscula un peu la fin de la séance. « On eut bien de la peine à lui persuader de demeurer sur son trône jusqu'au bout », écrit M^me^ de Rémusat.

Désormais, il voudra que les cérémonies aux Tuileries soient magnifiques, mais qu'elles ne traînent pas et au besoin, il s'écriera : « Allons, mesdames, plus vite ! plus vite ! »... On aura ainsi l'impression de défiler à la baguette, « comme à la parade », dit un témoin.

Plus tard, on se moquera du formalisme réintroduit par Louis XVIII, fou de protocole, lui aussi, mais il est permis de dire de Napoléon qu'il avait mérité le surnom qu'on lui donnait tout bas aux Tuileries : « Monsieur l'Etiquette » !

V

Isotopes en biologie et médecine

Il est constamment question des isotopes depuis quelque temps. Le P. Bosio, dans la *Civiltà cattolica* du 1^er^ mars 1958, a tenu à traiter ce sujet sous le titre : *Les Isotopes radioactifs en biologie et en médecine*.

Il rappelle d'abord les changements incroyables qui se sont produits depuis un demi-siècle, dans notre connaissance de l'atome. Ce mot veut dire : *insécable*. Il n'a plus de sens aujourd'hui. L'atome est tout un monde et qui n'est pas sans analogie, en infiniment petit, avec le monde solaire. En gros, il est composé d'un noyau et de satellites tournant autour de lui. Les satellites sont les *électrons*, en nombre variable, selon les corps. Le noyau est constitué par un ou plusieurs *protons*, de même nombre que les électrons, mais à charge électrique positive alors que les électrons ont une charge électrique négative, — et de *neutrons*, dont le nom indique qu'ils sont neutres électriquement. Le cas le plus simple, dans la série des atomes, est celui de l'hydrogène — un proton et un électron. Et nous savons que l'hydrogène forme 93 % du nombre des atomes de tout l'univers. A l'autre extrémité de la série des corps — en laissant de côté les éléments transuraniens, si instables, — l'atome d'uranium, avec un poids atomique 238, contient 92 électrons, 92 protons, mais 146 neutrons.

En tout cela, où sont les isotopes ? En ceci que les mêmes corps, ayant les mêmes propriétés physiques et chimiques, ayant le même nombre de protons et d'électrons, peuvent avoir un nombre variable de neutrons. Et ce nombre variable a pour résultat que des atomes du même corps peuvent différer de poids atomique. Dans un article récent, résumé ici même, il était question des isotopes de l'oxygène, en tant qu'ils peuvent servir à révéler l'âge exact d'une roche ou d'un vestige préhistorique. Mais il existe des isotopes en quantité. Les uns se trouvent dans la nature, les autres sont fabriqués artificiellement, en bombardant des noyaux d'atomes avec des neutrons. On sait qu'il existe, dans la nature, de l'hydrogène *lourd* ou *deuterium* et même *ultra-lourd* ou *tritium*. Dans le deuterium, avec le proton du noyau, il y a un neutron, et le poids atomique passe de 1 à 2, et dans le tritium, il y a deux neutrons, si bien que le poids atomique est 3. Mais l' « isotopie » peut être considérée comme un phénomène général. Exemple frappant : on sait que le poids atomique du chlore est 35,5, et l'on s'étonne qu'il ne soit pas un multiple exact de celui de l'hydrogène, mais l'étonnement cesse quand on sait que sur 10.000 atomes de chlore, il y en a 7.500 de poids atomique 35 et 2.500 de poids atomique 37, qui sont des isotopes. La moyenne est donc de 35,5.

Tous les isotopes ne sont pas radioactifs, mais un grand nombre d'entre eux le sont, parce qu'ils offrent une certaine instabilité et perdent leurs neutrons. Il y a de ce chef une radioactivité naturelle. Mais il y en a une également qui est artificielle. Depuis 1934, Fermi et ses collaborateurs ont su fabriquer des isotopes radioactifs. A leur suite, on a réussi à élever la liste des isotopes artificiels radioactifs à *plusieurs centaines*. Et nul ne saurait dire que cette liste soit close.

C'est ici que la biologie et la médecine trouvent des concours inattendus.

C'est qu'en effet, on peut introduire dans des organismes vivants des atomes ayant les mêmes propriétés physiques et chimiques que ceux qui composent les cellules vivantes. En introduisant des atomes radioactifs, il devient possible de suivre la trace des combinaisons dans lesquels ces atomes interviennent, et par suite d'être renseigné sur la marche des réactions organiques. Car si un atome ordinaire ne laisse pas de signe de son passage, un atome analogue, mais radioactif, peut être suivi, à l'aide d'un compteur de radioactivité Geiger.

Le premier emploi des isotopes, en biologie, est donc un emploi *indicatif*. Des Instituts spécialisés fabriquent des isotopes adaptés aux fins que poursuivent les biologistes. Grâce à ces isotopes, on peut analyser les réactions qui se produisent dans le mouvement de la vie des organes.

« Jusqu'ici, écrit le P. Bosio, pour connaître la masse sanguine d'un individu, on lui injectait une substance colorante. Au bout d'un certain temps, on prélevait un échantillon de sang et, de la dilution de la substance colorante, on essayait de calculer le volume

total du sang. Aujourd'hui, on injecte des globules rouges contremarqués de fer, ou de sodium, ou de potasse, ou de phosphore radioactif, et la quantité de sang d'un individu se déduit de la raréfaction de ces globules rouges, avec une précision bien plus grande dans les résultats. »

On comprend aussi sans peine que l'on puisse calculer la vitesse de circulation du sang, et, ce qui est mieux encore, la vigueur du fonctionnement du cœur ou son ralentissement fonctionnel.

Des études particulièrement intéressantes ont pu être faites sur la glande thyroïde, en partant du fait connu de la « sélectivité » de cette glande pour l'iode. A un individu normal, tenu dans le jeûne pendant 12 heures, on injecte un dixième de milligramme d'iode 131, correspondant à la dose journalière absorbée par notre corps. Mais cet isotope de l'iode est radioactif. On va donc pouvoir suivre, au compteur, la marche de cet isotope dans le corps. On le voit circuler, aller vers la thyroïde, mais aussi vers les reins, les muscles, le foie, etc. On peut calculer le pourcentage de ce qui est absorbé ou évacué à chaque étape. Sans entrer ici dans les détails techniques de l'opération, on conçoit qu'il est d'un intérêt prodigieux de voir évoluer dans le corps ce qu'on y a introduit.

Depuis Flourens, on admettait que les os se renouvellent continuellement de l'extérieur vers l'intérieur. Mais grâce au phosphore 32, radioactif, introduit par injection intraveineuse, on a pu se rendre compte qu'en deux heures, il pénètre jusque dans les couches osseuses les plus anciennes et les plus dépourvues de vaisseaux sanguins.

Tout cela n'est qu'un commencement. Nous avons un instrument de travail nouveau. Les spécialistes s'en servent et aboutissent à des constatations qui leur eussent été inaccessibles, il y a quelques années seulement. Le P. Bosio donne de nombreux exemples à ce sujet, dans la biologie animale et végétale. On en vient à se demander si « *nous vivrons des atomes* » — titre d'un ouvrage récent de Löwenthal et J. Hausen.

En attendant ce jour encore lointain, déjà l'emploi des isotopes se généralise en médecine. Là, il ne s'agit plus seulement de théorie scientifique, mais d'application pratique. Les isotopes peuvent servir pour le diagnostic, pour la localisation des tumeurs en quelque lieu qu'elles se trouvent. Les cellules « néoplastiques » — lisons : cancéreuses — des tumeurs cérébrales absorbent l'arsenic radioactif en quantité de 3 à 7 fois supérieure à la normale. Récemment, Boyach et Moore ont préparé, pour la première fois, de la iodofluorescine, contremarquée d'iode 131, radioactif. Les tumeurs cérébrales en absorbent de 2 à 17 fois plus que les tissus sains. Le phosphore 32 s'est révélé encore plus sensible, car les cellules néoplastiques en absorbent jusqu'à 36 fois plus que les cellules saines.

Tout cela n'est, répétons-le, qu'un début. Une ère nouvelle s'ouvre pour la biologie et pour la médecine, par l'usage généralisé des isotopes. Le bon public — dont nous sommes — est bien content de le savoir en gros, sans être évidemment à même de comprendre ce dont il s'agit ! Une teinture de toutes choses, quoi !...

VI

La journée continue

Dans *Science et Vie* du 1er avril 1958, Jean Renald nous entretient de ce qu'il nomme « *Opération Etalement : Demain la « Journée continue* ».

Que veut-il dire par là ? En deux mots : nous vivons de manière désordonnée. Nos journées contiennent des heures creuses et des heures de pointe. On a peine à se figurer les économies que l'on pourrait faire au moyen de la « journée continue », c'est-à-dire « étalée » sur les 24 heures, au lieu d'un horaire identique chaque jour. L'auteur prétend que « la modernisation de notre vie est en route ». Elle est appelée à bouleverser les routines. Demain, pour un grand nombre d'activités, il n'y aura plus ni jour ni nuit. Quant aux travailleurs, ils appartiendront à diverses catégories. Il y aura ceux du matin, ceux de l'après-midi, ceux du soir, ceux de la mi-nuit. La productivité sera en augmentation. Le pouvoir d'achat accru. « La machine travaillera plus, l'homme moins. »

Telt est l'idée à atteindre. Mais y arriverons-nous ?

Notons, en marge de l'article, qu'il ne s'agit que du travail industriel. Il est évident que le travail agricole ne saurait suivre les mêmes règles. Mais pour le travail industriel, le raisonnement de l'auteur semble juste. Il estime que le seul fait qu'il y ait des « heures de pointe » et des « heures creuses » est « la ruine de l'économie française ». Aux heures de pointe, en effet, il faut une concentration de moyens superflus, et aux heures creuses, ces moyens sont inutiles. Il y a gaspillage. Exemple : aux heures de pointe, l'E.D.F. a recours aux centrales thermiques, qui dévorent 700 tonnes de charbon — importé — par jour. Si la consommation d'électricité était « étalée », on pourrait se passer des centrales thermiques, et on ferait une économie de 2 milliards par an. Tout le monde sait que l'un des problèmes essentiels dans l'industrie est l'amortissement du prix des machines et de toute l'installation. Si votre usine cesse de marcher à 6 heures du soir, les « agios », eux, continuent de courir. Les machines ne s'amortissent pas au repos !

Autre considération : nous sommes dans un tourbillon de mouvements qui affolent nos nerfs et fatiguent nos cœurs. Mais la circulation dans nos villes est très inégale. La sortie des usines se fait à la même heure que celle des écoles ou presque, d'où une affluence, à certaines heures, à y perdre le souffle. Il faut alors doubler le nombre des autobus et des voitures. Il en est de même pour le téléphone et pour le télégraphe. L'heure de pointe commence à 17 h. 30 et dure jusqu'à 20 h. Ce qui est plus grave, c'est que les guichets des administrations et des banques ne sont ouverts qu'à certaines heures. Un ouvrier est obligé de demander une demi-journée de congé, dès qu'il a une démarche à faire dans un bureau. De même, le cinéma ne joue qu'à certains jours et à certaines heures. Alors, on fait la queue et on a peine à entrer. Les vacances tombent toutes dans la même période. Les hôteliers ne travaillent que deux mois sur douze.

On ne peut se figurer à quel point cette inéga-

lité entre le travail à plein et le travail au ralenti pèse sur l'économie générale d'un pays.

Pour l'E.D.F., dont nous avons déjà parlé, l'économie qu'on pourrait réaliser, par l'*étalement*, c'est-à-dire la suppression des heures creuses et des heures de pointe ne s'élèverait pas à moins de *100 milliards de francs*. La R.A.T.P. de son côté n'aurait pas besoin d'entretenir un parc de 2.886 voitures. Aux heures creuses — 10 h. et 15 h. surtout, elle n'en utilise que 1.810. On compte que 300 autobus ne servent pratiquement qu'une heure par jour. L'étalement des heures de sortie des salariés atteindrait une économie de l'ordre de 3 milliards de francs.

Mais que de choses à changer pour en arriver là ! Il faudrait obtenir des Français qu'ils n'aillent pas tous au cinéma le même jour. Les salles feraient davantage de recettes et l'on n'éprouverait pas le besoin d'en construire de nouvelles en un temps où la crise du logement est loin d'être résolue.

De même, il conviendrait que les vacances soient réparties sur l'année entière. Paris en août ne serait plus une ville morte. Les hôteliers ayant du travail suivi pourraient baisser leurs prix. Le tourisme connaîtrait une ère de prospérité.

Tous les industriel qui ont essayé de pratiquer l'étalement, et qui y ont réussi, s'en sont merveilleusement bien trouvé. L'E.D.F., qui est au centre, peut-on dire, de toute l'activité nationale, vient de mettre en application un nouveau tarif — le « tarif vert » — qui est applicable en dehors des heures de pointe. Tous ceux qui s'en servent paient moins cher leur courant et l'E.D.F. y gagne, de son côté, d'être déchargée en partie aux heures de pointe. C'est une question d'horaire à aménager.

Il faut reconnaître, toutefois, que la chose n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire. A Metz on a tenté une expérience, en décalant l'heure de sortie des étudiants, lycéens et écoliers, et celle des employés de commerce. Mais au lieu de rentrer chez eux, les écoliers ont flâné dans les rues, et se sont finalement retrouvés en même temps que les employés pour envahir les autobus. A Strasbourg, on a repris l'expérience, en tenant compte de ce qui s'était produit à Metz. Mais on a fait sortir les écoliers une heure après les employés dans la pensée que, sachant leurs parents rentrés avant eux, ils ne flâneraient pas comme auparavant. D'autre part, on a essayé d'obtenir la prolongation des heures d'ouverture des guichets administratifs jusqu'à 19 heures — et celle des magasins, petits et grands, 19 heures également. Enfin, pour les enfants d'âge scolaire qui ne pourraient plus aller déjeuner à la maison, on a créé une cantine scolaire, pour 800 d'entre eux. Il y a donc un commencement d'étalement à Strasbourg, qui se dirige vers la « journée continue » et donne ainsi l'exemple à la France entière.

VII

Les manuscrits de Khénoboskion

Sous le titre : « *On a découvert les manuscrits d'une Secte mystérieuse* », un article non-signé de la revue française *Ecclesia* (avril 1958) nous entretient d'une trouvaille comparable, dans une certaine mesure, à celle des *Manuscrits de la Mer morte*. L'auteur de l'article résume les données d'un livre tout récent de J. Doresse, spécialiste des antiquités égyptiennes, intitulé : *Les Livres secrets de l'Egypte* (Paris, Plon)[2].

Cette découverte remonte à 1945-1946. Les paysans d'un hameau de Haute-Egypte, quelque part au sud de Louqsor, « déterrèrent par hasard une jarre qui se trouva remplie du plus beau lot de manuscrits à sujet religieux, que le sol d'Egypte, pourtant si riche, ait jusqu'à présent restitué. » Au total, en effet, treize manuscrits, dont onze complets, avec leurs reliures, et deux représentés seulement par quelques feuillets. Visiblement, ils ont été écrits par une équipe travaillant en commun. Il semble qu'on doive dater l'ensemble de la fin du IV^{e} ou du début du V^{e} siècle de notre ère. Mais dans ces treize manuscrits se trouvent en tout 49 *traités*, sur lesquels 44 sont originaux et les autres, des doublets. L'examen auquel ces manuscrits ont été soumis a révélé qu'il s'agit là d'une bibliothèque *gnostique*. Voici une liste des titres de ces traités, avec la numérotation qui leur a été conférée, les numéros manquants étant soit des doublets, soit des traités dont le titre manque :

1. Livre secret de Jean. — 2. Evangile des Egyptiens. — 3. Epître d'Eugnoste le bienheureux. — 4. La Sophia de Jésus. — 5. Le Dialogue du Sauveur. — 9. Apocalypse de Paul. — 10. Apocalypse de Jacques. — 12. Apocalypse d'Adam à son fils Seth. — 14. Discours de vérité de Zoroastre. 15. Epître de Pierre à Philippe. — 20. Actes de Pierre. — 21. Discours « authentique » d'Hermès à Tat. — 22. La Pensée de la Grande-Puissance. — 27. Paraphrase de Séem. — 28. Apocalypse de Pierre. — 29. Les enseignements de Silvanos. — 30. Révélation de Dosithée. — 31. L'Interprétation de la Gnose. — 32. L'Allogène suprême. — 33. Révélation de Messos. — 34. Livre sacré écrit par le Père (par Seth). — 37. Evangile de Thomas. — 38. Evangile de Philippe. — 39. L'Hypostase des Archontes. — 41. L'exégèse sur l'âme. — 42. Le Livre de Thomas. — 45 Apocalypse de Jacques (différente de celle du N° 10) — 46. Evangile de Vérité. — 47. Discours à Réginos sur la Résurrection. — 49. Prière de l'apôtre Pierre.

On ne peut s'empêcher de remarquer dans ces titres une évidente recherche du « sensationnel ». On veut frapper la curioisté du lecteur. Au total que nous apprendront ces manuscrits ? Ils ne sont pas encore dépouillés entièrement, ni à plus forte raison traduits et publiés. Mais M. Doresse, qui les a parcourus, nous livre ses impressions. Pour comprendre ce que les trouvailles de Khénoboskion nous apportent, il faut se rappeler ce qu'on savait jusqu'ici du gnosticisme et ce qu'on en saura, désormais, avec cette bibliothèque gnostique entre les mains.

La *gnose*, c'est tout simplement la « connaissance ». Mais la connaissance de quoi ? Celle de Dieu, de l'homme, de sa destinée ici-bas et après la vie présente. On ne peut dire que les gnostiques aient ignoré ou esquivé les problèmes majeurs de l'homme. Après tout, ces problèmes sont ceux que posent nos Saints-Livres et surtout les Evangiles

[2] Sur cette découverte et son importance, on relira l'art. de Mgr A. Vincent dans l'*Ami* du 3 octobre 1957, p. 589-91, donnant une recension de l'étude de M. Puech dans l'*Encyclopédie française*. Déjà en 1953, p. 140-144, il avait présenté l'ouvrage de H. Ch. Puech et annonçait celui de J. Doresse.

et les Epîtres. Il y a donc une *gnose chrétienne*, celle du Christ, celles de S. Paul, de S. Jean et des autres apôtres. Mais en face de cette *gnose*. qui est notre enseignement catholique actuel, se dressa, dans les premiers siècles, une gnose illusoire, fallacieuse, hérétique, tout comme de nos jours, en face de l'enseignement catholique, seul sûr, seul autorisé par Dieu même, se dressent les doctrines des sectes dissidentes : Témoins de Jéhovah, Adventistes, etc.

Le gnosticisme fut réfuté avec énergie par saint Irénée, Tertullien, S. Hippolyte, S. Epiphane. C'était par eux, jusqu'à présent, et par eux seulement que l'on connaissait les doctrines gnostiques. Et l'on ne pouvait assez être surpris par les bizarreries, les extravagances, les constructions hétéroclites des diverses sectes gnostiques. On se demandait si, dans leur zèle pour les réfuter, les auteurs chrétiens n'avaient pas quelque peu outré leurs descriptions et forcé les couleurs.

Pas du tout. Au terme de son étude, très approfondie, J. Doresse ne cache pas son étonnement de constater que non seulement ces auteurs n'ont pas exagéré, mais qu'ils sont plutôt restés en-deçà. La Gnose fut encore plus étrange et plus baroque qu'ils ne l'ont dit. Et voici la conclusion de J. Doresse, assez différente des opinions de Lietzmann et de Harnack, sur les origines du gnosticisme :

« Par les nouveaux textes, la Gnose se définit assez bien comme née de la pénétration de grands mythes iraniens dans un judaïsme mystique, nourri à la fois d'influences grecques — philosophiques et mystiques — et chaldéennes. C'est ainsi que, de prophètes aux identités voilées, avait pu surgir un corpus de livres sacrés, mis sous les deux autorités de Zoroastre et de Seth. Le christianisme était-il en train de naître, ou était-il déjà né lorsque s'accomplirent les premières étapes de cette synthèse ? Peut-être les sectes où cette genèse s'opéra se posèrent-elles, à son égard, en rivales. Mais c'est lui qui les pénétra : il envahit la Gnose et, aussitôt, s'y trouva incorporé, mais aussi déformé ; comme égaré parmi des mythes qui lui étaient étrangers. Ce mélange bouillonnant duquel un Valentin ou un Basilide furent, au fond, de très modérés interprètes, fût-il pour la Gnose une faiblesse ? Ou bien ne lui donna-t-il pas, au contraire, en lui fournissant une raison de vivre en parasite partout où progressait la religion du Christ, la possibilité de dépasser le cadre de l'Orient et de s'étendre jusqu'aux extrémités du monde méditerranéen ? »

Pour donner une idée du gnosticisme, un des savants les plus versés dans la connaissance de l'antique littérature chrétienne, M. Puech estime que c'est autour de la notion du *temps* que les doctrines se sont affrontées. Expliquons-nous.

Pour nous, le temps est le cadre voulu par Dieu dans lequel se déroule l'univers créé. Mais le temps est *linéaire*, en ce sens qu'il est irréversible et qu'on ne passe pas deux fois par les mêmes événements. Il est la route que nous suivons pour aller vers l'éternité. Tout notre destin tire sa grandeur, et son sens *de l'éternité qui nous attend*. Ainsi la vie est bonne. Elle n'est mauvaise que par notre faute, par notre inattention à l'éternel qu'elle contient et qu'elle prépare.

L'hellénisme, au contraire, avant le christianisme, avait conçu le temps comme un *mouvement cyclique*, circulaire, revenant perpétuellement sur lui-même. C'est la théorie de « l'éternel retour ». Nous l'avons signalée, naguère, ici-même, à propos de cet astronome contemporain, qui estime que tout le cycle des choses met 15 milliards d'années à se dérouler, après quoi il recommence, exactement de la même manière ! On sait qu'Herbert Spencer était très attiré par cette conception invraisemblable.

Or, selon M. Puech, le gnosticisme ne s'est accommodé ni de l'une ni de l'autre de ces deux conceptions du temps. Il n'a pu croire que ce bas monde fût l'œuvre d'un Dieu bon. Il a distingué entre ce monde et le Dieu supérieur. Sur notre monde, règne un dieu faible, ignorant, pervers même et monstrueux. Ce Dieu est le Prince des Ténèbres. C'est pour cela que l'homme est un esclave malheureux et enchaîné. Il souffre dans sa prison de chair ; tout est mauvais ici-bas ; tout tourne à mal pour l'homme. Il faut, pour nous sauver, que quelqu'un brise un jour la Fatalité *en renversant la rotation des sphères pour contrarier leurs effets*. Le salut pour l'homme consiste à remonter, sous la conduite d'un Sauveur, la Fatalité du temps. Le temps n'appartient qu'à ce bas monde. Le monde supérieur est intemporel. Le premier acte du Sauveur est donc de dévoiler aux hommes la totale perversité de ce monde et en particulier du corps, dans lequel l'âme est emprisonnée. Le Sauveur leur dévoile du même coup la fausseté du dieu de l'Ancien Testament et de la Loi qui les a asservis. Il exalte tous les maudits de l'Ancien Testament : le Serpent, Caïn, les Sodomites, etc. Une fois qu'il a connu le mal et sa source, le gnostique passera par des réincarnations successives pour arriver à la Gnose surnaturelle, qui lui donnera le salut en le jetant dans le Dieu supérieur !

Comme le déclare J. Doresse, aux dernières lignes de son livre, quand on confronte ces imaginations malsaines avec notre doctrine chrétienne, « l'on comprend que les sectaires aient préféré, face à cette religion — la nôtre — garder le secret sur leurs propres dogmes et se cacher dans les ténèbres. »

VIII

Jéricho, la plus ancienne ville du monde

Sous le titre « *la plus ancienne ville du monde* », Salvatore Garofolo, dans l'*Osservatore della Domenica* du 9 mars 1958, nous parle des fouilles récentes de Jéricho.

« Le pic des archéologues, dit-il, a découvert la plus ancienne « cité » du monde. Les savants estimaient jusqu'à présent qu'avant l'an 3000 av. J.-C., il n'existait pas de centres humains dignes du nom de cité, avec des constructions et organisations qui démontrassent un certain niveau de progrès et une stabilité de vie : Jéricho, dont les vestiges actuellement reparaissent était, vers l'an 6000 av. J.-C., une cité véritable. »

Nous vivons une époque vraiment étonnante. Dans toutes les directions s'exerce l'activité humaine. Pendant que les uns s'affairent à préparer le prochain voyage vers la lune, les autres creusent des tranchées pour mieux connaître le passé humain sur la terre. Et ce n'est plus seulement vers les antiquités grecques ou romaines que l'on aspire à de nouvelles lumières, mais vers les temps les plus voisins de la préhistoire.

Les fouilles opérées à Jéricho ont abouti à des résultats inespérés. Jéricho, pour nous, c'est la ville conquise par Josué, dont les remparts se sont effondrés au son des trompettes d'Israël. On sait aussi que Jéricho, au temps des prophètes Elie et Elisée, était le siège d'une importante communauté de « disciples des prophètes ». Au temps de Jésus-Christ, Jéricho était une cité splendide. Hérode l'avait achetée à la reine d'Egypte, Cléopâtre, laquelle en avait reçu don de son amant, Marc Antoine, le général romain. Jéricho passait alors pour un site enchanté. On y voyait de luxueux jardins et ses baumiers produisaient des parfums qui se vendaient très cher et constituaient un gros revenu. Hérode y avait construit une forteresse, un amphithéâtre, un hippodrome, etc.

Mais venons-en aux fouilles. Avant tout, les archéologues visaient la redécouverte de la Jéricho de Josué. Une première campagne fut conduite par des Allemands de 1907 à 1909. Mais bien plus fructueuses furent les fouilles opérées par les Anglais, sous la direction de Gargstang, de 1930 à 1936. On crut alors avoir découvert les états successifs de la cité. On parlait alors de *cinq cités* qui s'étaient succédé dans le même site, entre 3000 et 900 av. J.-C. La quatrième cité — à partir du fond — aurait été celle que Josué conquit vers l'an 1400, selon Gargstang, ou plutôt 1360, 1320, ou même 1250, selon d'autres archéologues.

Mais toutes les discussions antérieures ont pris une direction nouvelle depuis les fouilles plus récentes dirigées, depuis 1952, par M^lle^ Kathleen Kenyon, de l'Université de Londres. Il semble que l'on soit conduit à abandonner l'idée que la cité conquise par Josué, se soit trouvée sur l'emplacement actuel des ruines de Jéricho. Il faudrait la chercher dans quelque site voisin !

Les résultats acquis par ailleurs, dans les fouilles de M^lle^ Kenyon, sont de telle nature qu'ils font oublier cette première désillusion. Au lieu d'éclaircir le problème de la Jéricho de Josué, ces fouilles ont abouti à la découverte de ce que l'on peut appeler sans crainte de démenti, jusqu'à nouvel ordre, « la plus ancienne ville du monde ». Il est désormais établi que Jéricho, entre 6000 et 5000 av. J.-C., était déjà une ville proprement dite. Bien mieux, vers l'an 7000, on a reconnu, sous des alluvions qui l'ont submergé, un centre urbain déjà organisé.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la communauté humaine qui vivait en ce lieu, vers 7000 av. J.-C., tout en ignorant l'usage de la céramique, et en appartenant à la civilisation néolithique, était en possession de la technique de la construction, à un degré notablement avancé. Les murs de la cité avaient des fondements en pierre et ils étaient construits en blocs d'argile crue. On a retrouvé aussi une tour considérable et d'autres constructions destinées à la défense de la ville. Les alentours des habitations étaient solides et commodes, répartis autour d'une cour intérieure centrale où se trouvaient les foyers. Les pavements des maisons étaient revêtus d'un enduit imperméable, très souvent coloré.

On vient de dire que les habitants de cette époque ignoraient la céramique, mais les parties supérieures des habitations sont faites de pierre taillée et allégée. On voit en tout cela une recherche intelligente et efficace du bien-être. Parmi les objets retrouvés on voit des tasses, des armes, des meules de moulins à main, des faux, des aiguilles primitives, sans parler des instruments agricoles. La communauté du lieu devait être très largement engagée dans la pratique de l'agriculture, facilitée par la présence d'une oasis, bien arrosée par une source encore visible et d'une fertilité incroyable.

On s'est préoccupé dans ces recherches des signes de pratiques religieuses. On les a trouvés naturellement dans le culte des morts. Ils étaient ensevelis sous le pavement des maisons, mais en général la tête séparée du buste, retouchée et remodelée très habilement avec de l'argile, avec, dans les trous des yeux, des coquillages. On obtenait de la sorte des masques expressifs et non dépourvus de beauté. Les coquillages étaient le principal ornement des plus anciens habitants de Jéricho. Il est question de soumettre un crâne qui a été retrouvé avec des traces d'opération et des fragments de chair, à l'examen par le carbone 14, pour en déterminer l'âge avec précision.

Mais qui étaient ces anciens habitants de Jéricho ? A quelle race appartenaient-ils ? Contre quels ennemis éprouvaient-ils le besoin de se mettre en garde ? Jusqu'à présent, les archéologues se posent ces questions sans pouvoir y répondre. Mais il est probable que ces fouilles réservent encore bien des surprises. Il y a encore beaucoup à faire pour interpréter toutes les découvertes déjà faites, et nos connaissances sont appelées à s'enrichir de jour en jour.

IX

Bimillénaire d'Ovide

Sous le titre : *Qui était Ovide ?* M. Emile Henriot, de l'Académie française, pose cette question à l'occasion du bimillénaire de la naissance d'Ovide, dans *Historia*, n° 137. L'an dernier on célébrait le bimillénaire de la mort de Cicéron. Cette année on fête à Lyon le bimillénaire de la fondation de la ville par Munatius Plancus. Nous sommes donc environnés de bimillénaires !

Ovide naquit en l'an 43 — non en 34, comme il est imprimé dans *Historia*, par une évidente inversion de chiffres — avant J.-C., à Sulmone, aujourd'hui Solmona, dans le Samnium. Quand il arriva à l'âge d'homme, la *pax romana* régnait partout, sous la haute autorité d'Auguste. Le bien-être, le luxe et le plaisir se répandaient de toutes parts dans l'empire. Ovide était d'une famille aisée. Il pouvait vivre en homme libre, sans être « obligé de courir la sportule et de courtiser d'orgueilleux patrons ». Il avait étudié en Grèce, visité l'Asie et Alexandrie. Son œuvre qui est abondante et variée atteste qu'il avait beaucoup vu, et beaucoup retenu. Il connaissait à fond les poètes, possédait en amateur intelligent la littérature et la légende. Il était doué d'une facilité prodigieuse. C'est lui qui disait aimablement : « Tout ce que j'écrivais était en vers ! »

Ses écrits portent naturellement témoignage de sa vie même. La première œuvre qu'il ait composée fut, entre 18 et 20 ans, un recueil de *Lettres de femmes*, qu'il intitula *Les Héroïdes*. Sans s'en

douter peut-être, il créait par là un genre nouveau, frivole et faux du reste, à savoir les « vies romancées ». Son recueil, en effet, contient des lettres supposées d'héroïnes célèbres, des lettres inventées de toutes pièces, dans lesquelles sont racontées leurs amours : celles d'Hélène, de Sapho, Déjanire, Médée, Briséis, Ariane, Phèdre, Didon, etc. Il traite ainsi à sa guise d'antiques tragédies d'amour, sans parvenir à nous émouvoir, car « il affadit la tragédie, comme il amenuise le lyrique ».

Il obtint tout de suite un grand succès et s'en grisa volontiers. Les Romains l'ont parfois tenu pour un grand poète. De nos jours, on ne voit plus en lui qu'un versificateur habile, académique et maniéré, connaissant bien les « ficelles » de son art, mais en somme un talent de second ordre!

Il poursuivit dans la veine qui lui avait réussi, en publiant ses *Amours* et son *Art d'aimer*. On voit fort bien ce que pouvait être sa vie personnelle. Il la passait dans les plaisirs les plus communs et les plus vulgaires, et il prétendait ériger son expérience en art pour le public. Il est tellement absorbé par ses plaisirs et ses faciles ouvrages que tout le reste lui est indifférent. Il ne sera ni soldat, ni fonctionnaire, ni avocat. A peine a-t-il consenti à remplir quelques vagues fonctions de triumvir et de décemvir.

Et pourtant, il n'était pas sans ambition, car il rêvait — et il l'a dit assez naïvement — d'être le rival des grands poètes du passé comme Hésiode, ou du présent, tel que Virgile. Il prétend qu'il est injuste de ne pas mettre à son rang dans la société le poète, alors qu'un soldat qui tue est reçu de tous avec honneur ! Il note qu'on le lit, qu'il est connu, qu'on remarque son passage dans les rues. Mais il souffre de n'être pas traité chez les grands, alors qu'il est si bien accueilli chez les femmes, jusque dans la maison impériale.

Ovide a donc passé sa vie à aimer, au sens où il emploie se mot. En fait, il n'a jamais *aimé* dans la vérité de ce grand mot. Ecoutons E. Henriot nous dire pourquoi :

« On voit, écrit-il, ce qui manque à Ovide et l'absence absolue de cœur, de tendresse et de sentiment, de cette universalité émouvante, qui donne aux vers de Catulle et de Properce leur accent, leur valeur humaine et morale. »

Ovide a aimé trop de femmes pour qu'on puisse dire qu'il en a aimé une seule. Quand il écrit son *Art d'aimer* — qu'on pourrait intituler : *Physiologie de l'amour moderne* — il ne songe qu'à l'art de plaire, l'art de séduire une femme.

« Cet Ovide, dit E. Henriot, n'est pas très moral mais sûrement c'est un connaisseur. »

On conçoit le succès de son livre.

« Il répondait aux mœurs romaines, telles qu'elles étaient devenues dans leur immoralité profonde et souriante. »

Mais s'il obtenait du public les faveurs désirées, il s'attirait les foudres du pouvoir. Auguste, bien qu'il fût loin d'être lui-même un modèle de bonne conduite, estimait de son devoir d'homme d'Etat de restaurer les mœurs romaines. Il ne prit aucun plaisir aux flatteries que lui prodiguait Ovide dans ses vers. Autour de l'an 10 de notre ère, un édit impérial chassa Ovide de Rome et l'exila dans un pays lointain et sauvage : chez les Scythes, en Dobroudja. Ce fut pour le poète un coup terrible. Et il avait, malgré tout son talent, si peu de caractère, si peu de dignité, de conviction religieuse ou philosophique, qu'il ne cessa de s'abaisser à gémir, à demander grâce, à faire intervenir auprès de l'empereur les amis qui lui restaient fidèles, en bien petit nombre du reste.

Pourquoi ce châtiment ? On s'est demandé et on se demande encore le motif de ce dur exil qui ne se termina que par la mort d'Ovide, en l'an 17, ce qui indique que la mort d'Auguste lui-même n'y mit pas fin.

Reprenant les conjectures de Bayeux, en 1788, Gaston Boissier a essayé de deviner ce qui se cachait sous le mystère de cette exécution. Dans l'un des poèmes de son exil, intitulés *Tristes*, Ovide dit simplement : « *Cur aliquid vidi ?* : — Pourquoi ai-je vu quelque chose ? » Son crime, aux yeux de l'empereur, était donc « d'avoir vu ». Mais quoi? On se souvient de ce que nous avons dit ici-même, à la suite de Jérôme Carcopino, de la fameuse Julie, la fille dévergondée et dangereuse d'Auguste. Comme le cas de Julie était réglé, par l'exil, dix ans avant celui d'Ovide, il semble peu probable qu'il puisse s'agir de cette Julie. Mais il y en eut une autre, une seconde Julie, fille de la première et non moins dévergondée que sa mère. Cette seconde Julie avait scandalisé Rome par sa liaison avec Silanus. Auguste l'avait aussi condamnée à résider en province sous surveillance de la police. Il n'est pas impossible que notre poète se soit trouvé mêlé à cette affaire. C'était du moins ce que pensait Gaston Boissier. Familier de Silanus et de Julie, Ovide aurait été mêlé à leurs débauches.

Plus récemment, Emile Ripert a formulé une autre hypothèse. Il a supposé qu'il avait été en relation avec cet Agrippa Posthume, que l'empereur avait écarté de sa succession à l'empire, au profit de Tibère, le fils de Livie et le mari divorcé de Julie. De fait, ce sera Tibère qui, en l'an 14, succèdera à Auguste. Et sa rigueur envers Ovide se comprendrait fort bien.

Mais Ovide n'a jamais parlé du lamentable secret dont il était détenteur. Il s'est consolé comme il a pu — ou plutôt mal que bien — en faisant des vers, ses *Tristes*, qui révèlent si bien son caractère dolent et faible. Ce fut pendant son exil que furent publiées à Rome ses *Métamorphoses*, ouvrage que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, avec *L'Art d'aimer*. Ce recueil de poèmes était achevé en premier jet, avant le départ pour l'exil. Le poète, dans son désespoir, en avait jeté le manuscrit au feu. Mais il en circulait des copies, dont l'une servit à la publication, dont Ovide fut informé — non sans quelque fierté — à Tomes (Constantza d'aujourd'hui) — en Dobroudja. Il a bien soin toutefois d'avertir les lecteurs que ce n'était qu'une ébauche, qu'il n'y avait pas mis la dernière main et qu'on doit lui en pardonner les imperfections. C'est pourtant dans ses *Métamorphoses*, et surtout dans sa description du chaos et de la naissance du monde qu'il trouve ses plus beaux accents. C'est de là qu'est tiré le vers fameux : *Os homini sublime dedit !*

L'homme capable de regarder le ciel. Hélas ! Ovide ne l'avait pas assez regardé et, même quand il levait les yeux, il ne savait pas le mystère d'amour qui se réalisait, de son temps, quelque part en Palestine.

Il a eu cependant ce qu'il rêvait, quand il disait : *Vivam*. Il a survécu dans la mémoire des hommes, laissant le souvenir d'un auteur abondant, facile et licencieux !

X

Saint Basile-le-Grand

C'est d'un tout autre personnage que nous allons parler, en ouvrant *The Month* de mars 1958, pour y lire l'article d'Anne Fremantle, intitulé « *Saint Basile* ».

On sait que ce saint est surnommé « le Grand », ce qui n'est pas très fréquent, même parmi les Pères de l'Eglise. Basile est l'un des grands docteurs œcuméniques d'Orient. Il fonda une Règle monastique, toujours en honneur, et créa un Rite, toujours appliqué. Il fut un grand styliste. Son *Traité pour les Jeunes* est un modèle du bon usage qu'on peut et doit faire des classiques païens.

Ce qui est très remarquable, c'est qu'il appartenait à une famille de saints : sur neuf enfants, il y eut trois frères et une sœur à atteindre la haute sainteté. S. Basile est le frère de S. Pierre de Sébaste et de S. Grégoire de Nysse, mais aussi de sainte Macrine-la-Jeune, sa sœur aînée.

Si nous parlons de Macrine-*la-Jeune*, c'est qu'il y a aussi une Macrine-*l'Ancienne*, également honorée comme sainte et qui était la grand'mère. Quant à la mère, sainte Emmelie, on l'a canonisée, ainsi que son mari, S. Basile l'Ancien.

Cette famille était riche et prospère. Elle habitait la Cappadoce, où elle possédait de vastes propriétés et remplissait héréditairement des fonctions administratives importantes. Le grand-père et la grand'mère de Basile avaient eu à affronter la persécution de Dioclétien, car la naissance de notre Basile se situe vers l'an 329.

Plutôt que de renoncer à leur foi, les grands-parents de Basile avaient pris le maquis, vivant dans les bois, *durant sept ans*, dormant dans des cabanes de bergers, attrapant ce qu'ils pouvaient de nourriture en capturant le gibier de la forêt (mais sans le secours ni des chevaux ni des chiens de chasse) et par les fruits sauvages, supportant les grands froids des hivers et les chaleurs atroces des étés. Leurs biens avaient été confisqués et ils ne purent les reconquérir qu'à la faveur de la paix religieuse, et à la génération suivante, celle du père de Basile.

Avec de tels exemples de foi, les neuf enfants de ce dernier, dont Basile, furent élevés dans la piété, et aussi dans la plus haute culture humaine de cette époque.

Nous connaissons assez bien la formation intellectuelle de notre Basile, grâce aux récits d'un autre Cappadocien, dont il fit la connaissance et cultiva l'amitié, à Athènes, où ils firent leurs hautes études ensemble. Cet autre Cappadocien était Grégoire de Nazianze. Grégoire se trouvait déjà à Athènes, ville universitaire, avant l'arrivée de Basile. Il avait eu le bonheur de lui éviter les brimades habituelles réservées aux nouveaux étudiants. Ils étaient devenus amis intimes et, durant cinq ans, ils partagèrent la même chambre, la même table, les mêmes travaux, les mêmes goûts. Ils ne connaissaient l'un et l'autre que deux chemins, celui de l'église pour la prière et celui de l'école pour l'étude. En racontant tout cela, Grégoire dit qu'il ne peut retenir ses larmes, tant ces souvenirs ont de charme pour lui ! Parmi leurs condisciples, à Athènes, ils eurent un prince de la famille impériale, celui que l'histoire a surnommé Julien *l'Apostat*.

Quand leur temps d'études fut terminé, Basile partit le premier. Grégoire essaya bien de rester un peu plus, mais tout lui parut tellement vide, après le départ de son ami, qu'il lui fallut s'en aller à son tour.

Les deux amis avaient pris la résolution de rechercher la vie parfaite, en vendant leurs biens pour suivre le Christ. Mais il arriva une chose étrange. Basile, rentré à Césarée, couvert d'honneurs académiques, y reçut le titre de professeur, et il réussit si merveilleusement dans cette fonction, qu'il oublia ses grands désirs de sainteté d'Athènes. Grégoire de Nazianze ne nous a rien dit de cet épisode, mais S. Grégoire de Nysse, frère de Basile ne nous l'a pas caché. Il reconnaît que la tête de son frère était complètement tournée par le succès. Il se rendit presque insupportable par son orgueil, montra du dédain pour ses collègues et même pour les pères de la cité. Heureusement, Macrine, sa sœur aînée, intervint avec vigueur. Et Basile en personne décrit ainsi le fruit de sa réprimande fraternelle, dans sa lettre 223 :

« Après que j'eus gaspillé beaucoup de temps et dépensé presque toute ma jeunesse dans le vain travail auquel j'étais adonné, en m'occupant à acquérir un savoir déclaré insensé par Dieu, lorsque enfin je m'éveillai comme d'un long sommeil, je considérai la merveilleuse lumière de la vérité de l'Evangile et je compris la futilité de la sagesse des maîtres de ce monde qui passent, je pleurai profondément sur ma pitoyable vie, je priai pour qu'un secours me fût donné pour mon entrée dans les doctrines religieuses. Et avant toutes choses, je fus attentif à amender mes voies, qui durant longtemps avaient été perverties par la société avec des indifférents. »

Il y eut donc une conversion. Elle fut radicale et sans retour. Sa sœur, son frère Pierre, sa mère, Emmelie, avaient donné leurs biens pour se retirer dans une modeste propriété qu'ils cultivaient de leurs mains. Basile imita leur exemple.

Il décida d'abord d'étudier les lois de la vie ascétique. Le voilà donc qui part pour l'Egypte, comme le fera plus tard Jean Cassien. Il visite les ascètes, il s'émerveille de leur vie et de la ferveur de leurs prières. Au bout de deux ans, il revient dans son pays. Il invite son ami Grégoire de Nazianze à venir partager avec lui la vie cachée et pénitente dont il connaît désormais les lois. Grégoire objecte la nécessité d'assister la vieillesse de ses parents. Il est convenu qu'on alternera les séjours, tantôt à Tiberina chez Grégoire, tantôt à Annesoï, la solitude de Basile. Rien de plus émouvant que les échanges de lettres entre les deux amis. Rarement l'amitié chrétienne a atteint de telles hauteurs. « Je ne vis que lorsque je suis avec vous », écrit Grégoire à Basile. Mais Basile ne perdait pas de temps et c'est de cette période

de sa vie que datent ses *Moralia*, ses *Grandes* et *Petites Règles*, qui sont encore observées en beaucoup de communautés orientales. Grâce à elles Basile est considéré comme le Benoît de l'Orient, mais un Benoît antérieur de deux siècles au nôtre.

Cette vie retirée dura cinq ans et fut interrompue en 362, quand l'évêque de Césarée, Eusèbe, manda Basile pour lui conférer la prêtrise. Pourtant, Eusèbe fut d'abord si jaloux de Basile que celui-ci dut se retirer dans un de ses monastères jusqu'en 365. Survint alors la persécution de l'empereur Valens, arien, contre les orthodoxes. L'évêque comprit combien il avait besoin d'un lutteur énergique tel que Basile. Il le rappela, lui donna sa confiance et mourut dans ses bras, en 370. Basile lui succéda et devint ainsi évêque de Césarée, au plus fort de la persécution de Valens. Celui-ci avait juré d'étouffer les résistances catholiques. Il envoya à Basile son préfet Modestus. Entre le préfet et lui se déroula le dialogue suivant :

« Que signifie donc, Basile, que vous vous dressez contre un si grand prince et résistez ainsi, alors que tous les autres obéissent ?

— Que voulez-vous de moi ? Quelle est donc mon extravagance ? Je ne le sais pas encore.

— Vous ne voulez pas adorer comme le veut l'empereur, alors que tous les autres le font.

— J'ai un Souverain dont la volonté n'est pas la même, et je ne puis me décider à adorer aucune créature. Je suis la créature de Dieu et destiné à devenir Dieu avec Lui.

— Pour quoi me prenez-vous ?

— Pour une chose de néant, aussi longtemps que tels sont vos commandements. »

Et le dialogue se poursuivait ainsi. Modestus en vint aux menaces : « confiscation, exil, torture, mort ». Basile répondit que toutes ces menaces ne pouvaient l'atteindre. La mort, pour lui, c'était une manière de l'envoyer plus tôt auprès de son Maître, ce qui était son unique désir.

— « Personne ne m'a jamais parlé ainsi, grogna Modestus.

— C'est que vous n'avez jamais rencontré un évêque ! »

Modeste sentit qu'il ne pouvait plus rien contre un tel homme.

Peu après éclata une famine. Basile déploya un dévouement, une charité, une générosité incroyables. Ses écrits d'alors ont une valeur de morale sociale extraordinaire. Sa mère étant venue à mourir, à cette date, il vendit le bien qu'elle lui laissait, acheta des vivres et ouvrit une cuisine populaire. « Comme le Christ, il nourrissait les affamés », dit saint Grégoire. Mais il ne se bornait pas à faire d'immenses charités. Il visait les âmes.

En 378, survint une invasion des Goths. Le 9 août de cette année-là, l'empereur Valens disparut dans une terrible défaite, probablement brûlé vif dans une cabane où il s'était réfugié. Peu après, Théodose prenait le pouvoir. Il était, lui, un grand catholique. S. Basile n'eut pas le temps de voir la paix religieuse rétablie, car il mourait, le 1er janvier 379, à 49 ans, épuisé par son travail et ses mortifications. Saint Grégoire a résumé sa vie en disant : « Son existence ne fut qu'un continuel mouvement qui l'entraînait vers Dieu ! »

Il ne pouvait mieux dire.

XI

L'Antarctique

Les journaux et la radio nous ont beaucoup entretenu des explorations autour du pôle sud. Lucien Barnier, sous le titre : « *L'Homme conquiert son dernier continent : l'Antarctique* », nous dit les résultats obtenus, dans *Science et Avenir* d'avril 1958.

Le pôle sud était jusqu'ici beaucoup moins connu que le pôle nord. Avant 1957, il n'avait été touché que deux fois, par Amundsen, en 1911 et par Scott, en 1912. Nous sommes en mesure à présent de noter les différences entre les deux pôles. Celui du nord est à l'altitude zéro, la calotte glaciaire du pôle sud est à environ 3.100 - 3.300 mètres d'altitude. Dans un cercle de 3.500 km autour du pôle nord, vivent environ un million d'hommes. Dans un périmètre semblable, autour du pôle sud, pas un être humain. Il y a au pôle sud une accumulation énorme de glaces. Cette masse très étendue joue un rôle considérable dans la météorologie du globe. On a pu dire que l'Antarctique « était une véritable machine à fabriquer le temps ».

Depuis février 1958, 70 savants, appartenant à sept nations — Argentine, Australie, Etats-Unis, France, Grande-Bretagne, Nouvelle-Zélande, Union soviétique, réunis à Wellington, capitale de la Nouvelle-Zélande, se sont mis à l'œuvre pour faire le bilan des résultats obtenus au cours de l'Année Géophysique, qui a débuté le 1er juillet 1957. Onze nations participent à l'étude du continent antarctique.

On a constaté des températures exceptionnellement basses. Dix-huit savants américains ont subi celle de — 72°, alors que l'on n'avait jusque-là enregistré que — 68° en Sibérie. Mais ce qui est stupéfiant, c'est que l'on a découvert, dans l'Antarctique, un cimetière d'ossements fossiles provenant d'animaux de climat sub-tropical. Et comme on sait qu'il se trouve là-bas du charbon, il est évident qu'il y eut jadis une végétation luxuriante et en particulier des fougères arborescentes. On verra tout à l'heure les hypothèses faites pour expliquer un tel fait.

On estime à 14 millions de km² la superficie totale de la calotte glaciaire antarctique, — soit l'Europe et l'Australie réunies. Mais sur ce chiffre, 2 millions de km² représentent la surface de glaciers débordant du socle rocheux, en sorte qu'ils ne reposent que sur la mer.

On a constaté aussi dans l'Antarctique l'existence de chaînes de montagnes énormes, avec des cîmes atteignant près de 7.000 m. d'altitude. L'expédition américaine a fait un relevé complet de la chaîne de la Reine-Maud, qui s'étire sur près de 2.500 km, avec une hauteur moyenne de 4.000 à 5.000 mètres.

Chose étrange, dans cet ensemble glacé et glacial, il existe çà et là ce qu'on a pu appeler des « oasis », c'est-à-dire des terres qui, en été, sont débarrassées de glace et de neige, et contiennent des lacs en grand nombre. On a établi que la température de l'air, en été, y atteint + 25° et celle de l'eau des lacs + 8 et même + 10°. Malgré cela la vie organique y reste très pauvre : des lichens, des mousses, sur les roches, quelques algues dans les lacs, quelques oiseaux de passage. Ce

sont des régions garanties contre les vents, et où le jour polaire qui, en été, dure jusqu'à 24 heures, permet au soleil d'exercer toute son action.

Ailleurs dans l'Antarctique, il se trouve des glaces accumulées, dont, par des procédés spéciaux, on a pu mesurer l'épaisseur, qui atteint 3.500 m.

Les savants soviétiques ont fait sous ce rapport des découvertes que tous les autres savants ont estimées très intéressantes. D'abord la glaciation de l'Antarctique, selon eux, est en régression, et cela depuis 4 ou 5.000 ans. La nappe glaciaire, par places, a reculé de 100 km et son épaisseur diminué de 400 m. — Ensuite, il est curieux d'apprendre qu'en certains endroits *l'épaisseur de la glace* « dépasse souvent *l'altitude du lieu* que foule l'observateur ». Cela veut dire que la glace descend au-dessous du niveau de la mer, et touche le fond rocheux sans intermédiaire liquide. La masse des glaces recouvre ainsi le fond marin et le fond terrestre sans qu'on puisse dire où l'un commence et où l'autre finit.

Venons-en aux hypothèses pour expliquer tout cela. L'Antarctique serait vraiment un continent, mais dont le socle rocheux se serait affaissé, sous le poids fantastique des glaces. Ce poids augmente quand on va vers le pôle. Il s'ensuit que l'Antarctique présenterait la forme d'une coupe, dont les bords extérieurs seraient formés de roches visibles, et dont le centre serait évidé, parce que les roches, écrasées par le poids, se sont enfoncées au-dessous du niveau de la mer.

Si l'on admet que l'écorce terrestre est formée en général de morceaux solides qui flottent sur la matière visqueuse du « sima », on comprend que le poids des glaces ait réussi à enfoncer dans le « sima » terrestre, le socle sur lequel ces glaces sont posées.

En face des constatations faites dans l'Antarctique, il s'est produit un certain rajeunissement des théories célèbres de Wegener, sur la « dérive des continents ». D'après cette théorie, l'emboîtement possible des creux et des saillants de l'Afrique d'une part et de l'Amérique centrale et méridionale d'autre part, s'expliquait par une dérive des continents, d'abord soudés ensemble, puis séparés l'un de l'autre de plus en plus.

On tend à admettre actuellement que les terres émergées se sont trouvées rassemblées primitivement en une seule calotte — la Pangée — qui aurait coiffé la planète au lieu précis où se trouve actuellement l'Antarctique. En vertu de l'attraction équatoriale, résultant de la rotation de la terre, cette masse monolithique primitive se serait disloquée et ses diverses parties auraient amorcé une « dérive » qui se poursuit encore de nos jours. Le 28 juin 1956, en présence des lauréats du Prix Nobel, réunis à Lindau, l'éminent géophysique britannique Blackett a textuellement déclaré :

« Les continents terrestres se déplacent et fuient vers le nord. La Grande-Bretagne avance particulièrement vite, à raison de 6 m. par siècle. Elle était proche de l'équateur, voilà 150 millions d'années. »

Au fur et à mesure que s'enrichit la connaissance de l'Antarctique, les tenants de cette théorie semblent marquer des points. C'est par là que l'on explique ce que nous disions plus haut de ces forêts subtropicales qui ont jadis recouvert des régions aujourd'hui glacées, au point d'y laisser des dépôts de charbon dont au surplus on ne connaît pas encore l'importance, et des quantités de squelettes d'animaux de pays chauds.

Quel est l'avenir de l'Antarctique ? Va-t-on y découvrir des filons fabuleux de minerais divers ? Y trouvera-t-on des réserves inconnues de houille et d'autres richesses minérales ? Pour l'instant, nul ne peut répondre à ces questions. On n'en est encore qu'à des essais de géographie et de topographie, sauf pour la météorologie ; car tout le monde est d'accord pour affirmer que les masses d'air froid lancées vers les terres habitées exercent une influence prépondérante sur l'ensemble du globe.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Marcel COLIN, frère mariste. — **Joseph, l'homme juste.** — 133 p. (13,5 × 21,5). Prix non indiqué. — Chez l'auteur, Centre Champagnat, N.-D. de l'Hermitage, Izieux (Loire).

Sur le thème indiqué par le titre, l'auteur a écrit 31 méditations. Elles ont pour sujet la vie et les vertus de saint Joseph telles que nous les révèle l'Evangile. L'accent est mis sur l'acceptation de la volonté divine, la vie cachée, l'oubli de soi pour le service d'autrui et pour la fidélité à la vocation. Chaque méditation est précédée d'une rapide introduction qui peut servir à annoncer le sujet la veille au soir.

L'ouvrage convient aux religieux, aux prêtres, aux chrétiens dans le monde. Les pensées sont simples et accessibles à tous, mais très pénétrantes et riches de leçons pratiques pour l'accomplissement des devoirs quotidiens. La rédaction permet d'utiliser l'ouvrage pour une brève lecture publique pendant un mois consacré à saint Joseph. Il y a aussi dans ces pages d'excellents matériaux dont nos confrères sauront se servir pour la prédication.

Dix photographies en pleine page et sur la couverture représentent des ouvriers accomplissant divers travaux manuels.

1. Olivier LEROY. — **Sainte Jeanne d'Arc. Son esprit. Sa vie.** — 256 p. (14 × 21,5), 1380 fr. — Paris, Alsatia, 1958.
2. Chan. F. LONGUEVILLE. — **La famille paternelle de Jeanne d'Arc était-elle originaire d'Arc-en-Barrois ?** — 44 p. + 2 dépliants (15,5 × 24). 200 fr. ; frco, 240 fr. — Chez l'auteur, curé-doyen d'Arc-en-Barrois (Hte-Marne) 1958. (C.c.p. Nancy 531.02).

1. — M. O. Leroy a déjà consacré à sainte Jeanne d'Arc un important volume ou il étudie, au point de vue historique, psychologique et religieux ce que furent ses « Voix ». Ce nouveau travail n'est pas encore la biographie complète de l'héroïne, mais une simple « contribution » préparatoire.

Elle se présente en quatre parties. La première rappelle brièvement les *faits* capables d'éclairer la personnalité et le caractère de Jeanne d'Arc (p. 11-69) en la suivant à Domremy, à la Cour, à l'armée, à Rouen et à sa dernière journée. La seconde partie (p. 71-96) définit sa *sainteté* en mettant en relief le caractère ori-

inal de ses vertus. Sous le titre : « *La mémoire dé-hirée* », la troisième est une critique assez vive des éformations de toutes sortes que la légende, l'incom-étence, le mépris des sources historiques ou le parti-ris contre tout élément transcendant dans la carrière e Jeanne, ont infligées à sa pure physionomie telle u'elle résulte des faits. Une quatrième partie résume s points acquis dans les trois premières et formule s *desiderata* de l'auteur pour l'établissement d'une bio-aphie « sérieuse », « définitive », ce qui suppose n « déblayage vigoureux du fatras qui s'est entassé » utour de la personne de Jeanne (p. 133). Suivent qua-orze *Annexes*, aussi importantes que les quatre parties umérées (p. 139-246), où M. L. justifie certaines firmations ou élargit l'horizon historique par quelques *xcursus.* Viennent enfin une table des noms propres . 246-254) et une brève table des matières (p. 255).

L'auteur a voulu demeurer toujours sur le terrain istorique, où il est passé maître, et déclare : « L'atti de naturaliste n'a pas été ici critiquée en tant que lle, mais dans la mesure où elle cherchait des appuis dehors de l'histoire » (p. 133). Mais il ajoute : Si l'historien n'a pas à conclure à la transcendance, a le devoir de rester ouvert sur la transcendance uand elle se propose sur le terrain même de l'his-ire » (p. 1333). Dans son ouvrage, cette « ouverture » t large et fréquemment utilisée.

« Aucune idée, aucun point de vue ne seraient exclus le la biographie future qu'il souhaite], sauf le parti is de malveillance ou de dénigrement tel que nous vons rencontré plusieurs fois au cours de cette étude.» fait, les critiques très franches abondent dans ce lume, où il fallait bien parler, sinon de Voltaire dont pamphlet pornographique n'appartient pas à l'his-ire, du moins de Michelet, Anatole France et de elques autres. On est heureux de constater que l'au-r garde son sang-froid et même cherche à sauve-rder les personnes tout en flagellant leurs erreurs.

Dans ce beau livre qui mérite notre admiration, il ut cependant signaler un défaut matériel dans la ésentation. Les notes, très abondantes, sont renvoyées la fin des chapitres ; mais dans ces chapitres et ns ces notes, il y a aussi des renvois aux annexes, squelles ont à leur tour des notes groupées en finale, dans ces *excursus* comme dans leurs notes, on renvoie nouveau aux chapitres du livre sans indiquer la ge. Le pauvre lecteur, s'il veut comme il se doit, ire une étude intelligente, a constamment un jeu de atre marques, et parfois cinq ; il lui faut sauter l'une à l'autre en les déplaçant sans cesse ; il n'a s même la ressource de titres courants complets, ce i exige de nouveau un recours à la table des ma-res. Cet imbroglio assez fatiguant aurait très facile-nt pu être évité, en logeant les notes au rez-de-aussée de chaque page, leur vraie place, et en faisant renvois à la page et au numéro de la note. L'auteur -même ne se serait-il pas perdu dans ces complica-ns quand p. 115, il nous annonce à une note 14, rs que les notes de cette annexe J s'arrêtent au 13 ? — Tolérable, à l'extrême rigueur, dans un vrage préparatoire comme celui-ci, ce défaut de pré-tation ne le serait certes plus dans la biographie ure.

Mais, au fait, qui donc, mieux que M Leroy, pour-t un jour nous donner cette biographie historique-nt parfaite qui fait l'objet de ses vœux — et des tres ?

2. — Pour répondre à la question qu'il se pose, l'au-r, curé-doyen d'Arc-en-Barrois (Haute-Marne), s'est ré à un long travail de dépouillement d'archives, uvrages et de revues archéologiques. Il a pu ainsi nstituer la généalogie et les rapports matrimoniaux successoraux de plusieurs familles, tiraillées entre ppartenance à la Bourgogne, alliée de l'Angleterre, la Champagne, fidèle à Charles VII. Il a pu établir que des rapports étroits reliaient Arc-en-Barrois avec Ay, Montier-en-Der, Domremy et le duché de Bar ; que Jacques d'Arc, père de Jeanne, était en 1419, à Domremy, fermier de biens appartenant à ces familles nobles et en crédit auprès d'elles ; que le mystère de la substitution du nom de *Day* ou *d'Ay* au nom de *Darc* ou *d'Arc* dans la charte d'anoblissement de la famille de Jeanne d'Arc est dissipé par l'examen des vicissitudes politiques qui opposaient *Arc*, alors fidèle aux Bourguignons, à *Ay* toujours fidèle au roi de France.

Tous ces renseignements et bien d'autres sont résumés en deux dépliants, généalogique et géographique, placés à la fin de l'ouvrage.

De cet ensemble de faits et d'indices convergents, l'auteur conclut qu'il est « permis de dire, sans témérité que la famille paternelle de sainte Jeanne d'Arc était originaire d'Arc-en-Barrois. »

Il semble bien que cet abondante documentation, ici présentée pour la première fois, sans esprit polémique mais avec des références pour chaque affirmation, retiendra l'attention des historiens et leur apportera des éléments importants, leur permettant de dépasser le jugement d'un écrivain troyen, qui « sans aucune référence aux sources d'information », prétendait en 1894, que les « documents laissent dans une ombre impénétrable l'origine des ancêtres de Jeanne d'Arc. »

Jean CALVET et Marcel CRUPPI. — **Les Animaux dans la littérature sacrée.** — In-8 de 220 p., illustré, sous jaquette, 550 fr. — Paris, F. Lanore, 1957.

Des mêmes auteurs dont le nom — le premier surtout — est familier à nos lecteurs, nous avions déjà *Les Animaux dans la littérature française* (publié d'abord sous le titre *Le Bestiaire de la littérature française*, même éditeur et même prix ; premier essai de recensement qui ait été tenté, de Marie de France à Colette), et *Les Animaux dans l'Antiquité classique* (ibid. ; savoureux propos et anecdotes pittoresques, recueillis auprès d'Homère, d'Aristophane, de Virgile, de Pline et autres maîtres qui prisaient fort les animaux). La trilogie est désormais complète.

Les auteurs nous font d'abord parcourir toute la Bible, des origines de l'homme jusqu'à l'Evangile inclusivement. Voici, dès le début, l'astucieux serpent au paradis terrestre. L'arche de Noé grouille de tous les animaux de la création ; dans les dix plaies d'Egypte, les animaux redoutés et malfaisants jouent un rôle capital. Et l'on sait la place tenue dans l'histoire littéraire et artistique par l'ânesse de Balaam, par la machoire d'âne maniée si redoutablement par Samson, par l'énorme poisson, pêché par le jeune Tobie.

Non moins vaste la place tenue par l'animal dans la poésie hébraïque, spécialement dans les psaumes : « Le lion et l'aigle dominent la terre et le ciel par la majesté et la force et ils représentent la grandeur du Tout-Puissant. Le chameau, le cheval, c'est la fortune qui vient par les caravanes ; le bœuf, l'âne, la brebis, c'est la fortune stable d'un peuple de terriens, et ils représentent le troupeau d'Israël que Yahveh entoure de sa sollicitude. » L'animal avec l'homme, loue le Créateur et il est invité à proclamer la grandeur et la bonté de Dieu, et tour à tour, passereaux, hirondelles, lions et taureaux apparaissent, comme des symboles. Ainsi « le paysage intérieur du poète est peuplé d'une faune en mouvement ». Le lyrisme grandiose de ces autres poètes que sont les prophètes fait intervenir dans la vision des temps futurs l'ensemble des animaux : « Le loup habitera avec l'agneau, la panthère reposera avec le chevreau ; le veau, le lion et le bœuf vivront ensemble, et un jeune enfant les conduira. »

Le Christ lui-même à qui rien n'est étranger portera constamment son regard sur la nature. Ses actes et ses paroles s'inspireront de l'existence pittoresque et variée

des animaux qui l'entourent. Et ce n'est pas le moindre charme de l'Evangile. « Je suis le bon Pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. »

Ce charme, on le retrouve dans les faits et gestes des saints — surtout ceux des temps anciens et du Moyen Age — dont la vie apparaît toute tissée de gracieuses légendes où les animaux jouent leur rôle plus ou moins avantageux. Qui n'a présent à la mémoire l'histoire des monstres domptés, des loups et des ours apprivoisés, de biches devenues familières ? Faut-il évoquer la vie des solitaires de la Thébaïde, de saint Paul l'anachorète, de saint Antoine ermite, et celle, plus récente, de saint Patrick et de saint Colomban ? Le loup de Gubbio est inséparable de saint François d'Assise dont l'éloquence apprivoisait aussi les oiseaux et les poissons. L'imagerie de nos cathédrales s'est chargée de traduire dans la pierre les traits et les mœurs des animaux qui ont ainsi peuplé la légende de la vie des saints.

« Après saint François, il n'est pas permis de traiter l'animal comme une chose... », déclarent nos auteurs qui poussent l'audace jusqu'à se demander s'il n'aura pas une place dans la vie future et invoquent le témoignage d'un savant professeur de théologie, l'abbé Gautier, auteur d'*Un Prêtre et son Chien !...* Ils voudraient nous tranquiliser sur le sort de celui « que Victor Hugo a étourdiment canonisé en l'appelant saint Roquet » ! Et l'ouvrage s'achève avec beaucoup d'humour sur la légende du chien de saint Roch que Jean Quercy — pseudonyme de Mgr Calvet — raconta jadis dans ses admirables *Contes de la vieille France* (Lanore, édit.).

Une lecture délicieuse, capable de charmer les petits et les grands. Illustration documentaire, empruntée à quelques chefs-d'œuvre moins connus.

Pierre-Marie CORDIER. — Jean Pic de la Mirandole. — In-8 de 192 p. ; 495 fr. — Paris, Debresse, 1957.

Pic de la Mirandole est l'un de ces grands noms qui sont plus illustres qu'ils ne sont réellement connus. Ce que tout le monde sait, c'est qu'il se déclara prêt à « disputer de toute chose connaissable » et que les plaisants ajoutaient : « et même de quelques autres choses ! » On sait aussi que ce prodige mourut jeune. Il faut savoir gré à M. Cordier de nous en apprendre davantage. Il le surnomme, avec raison « la plus pure figure de l'humanisme chrétien ».

L'ouvrage s'ouvre par un aperçu substantiel du mouvement de la Renaissance, au XV[e] siècle. Jean Pic naquit au château de la Mirandole, le 24 février 1463. Il devait mourir en 1494, à 31 ans. Dans sa jeunesse, il avait suivi avec enthousiasme les leçons de tout ce qu'il y avait de plus fameux dans le domaine des lettres. Il apprenait avec une facilité incroyable, et se passionnait en particulier pour la philosophie, dans laquelle, pour son malheur, il faisait entrer les sciences occultes, notamment les livres « hermétiques » et la « Cabbale », qu'il prenait pour des traditions de haute sagesse antique. Son idée principale, au terme de ses études, c'est que tout converge, d'une manière ou d'une autre, vers le christianisme, que tout concourt à la vérité de la révélation chrétienne, qu'il faut par conséquent réunir toutes les clartés, concentrer tous les rayons de lumière, d'où qu'ils viennent, pour en faire gloire au Christ. Cette idée était déjà celle de Marsile Ficin (1433-1499), dont Pic suivit les leçons et devint ami. Il fut lié de même à Ange Politien, à Elia del Medigo, à Laurent de Médicis, et, dans une direction différente, à l'illustre Savonarole, qu'il admira de toute son âme.

L'événement principal de sa vie fut, alors qu'il avait 23 ans et demi, la mise sur pied d'une liste formidable de *neuf cent thèses,* qu'il offrait de défendre contre tout opposant, à Rome, au lendemain de l'Epiphanie de 1487. Il est alors convaincu que la *Cabbale* est une partie restée inconnue de la Révélation mosaïque, et que par conséquent il est de son devoir de la faire connaître dans Rome, capitale de la catholicité.

De toute évidence, pour nous, il est dans l'erreur. Les 3[e] et 4[e] livres d'Esdras, qu'il croit authentiques, sont des apocryphes. Il a manqué de critique. Le projet de dispute publique éveille les suspicions des théologiens. Le pape d'abord favorable est mis en garde. Il interdit finalement la dispute. La liste des thèses est condamnée. Pic signe une rétractation, mais il écrit quand même et se voit accusé de violation de sa parole. Pic se jette dans la plus ardente dévotion et sa mort prématurée arrête tout court les démarches romaines contre lui. Il laissera donc la mémoire d'un génie authentique, mais audacieux et imprudent, incomplet au total, doublé d'un croyant sincère et mystique.

Le livre de M. C. se termine par l'utile publication, en latin et en français, de l'ouvrage de Pic de la Mirandole, intitulé : *De la Dignité de l'Homme.* C'est un bel exemple des compositions humanistes de l'époque, en beau style latin, avec un fond généreux, quelque peu déclamatoire et sonore. Notons que Mirandola, fief de la famille Pica se trouve en Emilie, dans la province de Modène. L'auteur du livre aurait pu nous le dire.

Romano GUARDINI. — Liberté, grâce et destinée. — In-12 de 256 p., 600 fr. — Paris, Ed. du Seuil, 1957.

Ce volume ne traite pas de la grâce à la manière classique des théologiens. Chacune des questions énoncées dans le titre est envisagée surtout du point de vue philosophique. Dans chaque cas l'auteur commence par interroger l'expérience immédiate, puis il montre comment la Révélation complète les données de la raison tout en les transcendant ; enfin il monter la convergence de l'expérience et de la lumière divine.

Cette position originale permet de renouveler les sujets. On rencontre parfois des longueurs dans ces pages, surtout dans l'investigation de l'expérience ; mais on est récompensé par de nombreux aperçus profonds qui font saisir la splendeur du plan divin et l'harmonie de la nature et de la grâce.

Ce livre, tout indiqué dans la bibliothèque des professeurs de philosophie et de théologie, est accessible aux lecteurs cultivés. Le texte a été traduit par M[me] Ancelet-Hustache avec son aisance coutumière.

Dans la note 20 de la p. 187, le texte pourrait être plus nuancé : l'A. ne montre pas assez que c'est en vertu de son Humanité que le Verbe est obéissant.

Chan. E. LEGOURD. — A propos du Directoire pour la pastorale de la Messe. — 17 p. (15,5×24). 65 fr. plus le port. — Chez l'auteur, 5, rue des Chevaux, Laval (Mayenne). C.C.P. Rennes, 92-48. 1957.

L'auteur est maître des cérémonies de la cathédrale de Laval. Dans ces pages, qui sont un tiré à part de la Semaine Religieuse de son diocèse, l'auteur résume pour les fidèles et pour les officiants, les règles posées dans le Directoire liturgique à l'usage des diocèses de France. Il en explique l'esprit et précise certains points, en s'appuyant sur les bons auteurs. En le lisant les prêtres et les assistants aux messes basses, chantées et solennelles, acquerront mieux l'intelligence des prescriptions, des efforts et des limites de ce que leurs chefs hiérarchiques attendent d'eux.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 29 aprilis 1958
G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD